

NE QUITTEZ JAMAIS CE RÔLÉ

Ghost



Ne Quittez Jamais Ce Rôle

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Lever de Rideau et Amnésie	4
Chapitre 2 : La Première Erreur	9
Chapitre 3 : L'Homme Brisé et l'Ingénue	15
Chapitre 4 : L'Ombre du Boucher	20
Chapitre 5 : La Purgatoire de Marcus	27
Chapitre 6 : Les Bustes de Cire	33
Chapitre 7 : Dissonance Biométrique	38
Chapitre 8 : Indices dans le Verre	43
Chapitre 9 : Le Banquet des Masques	49
Chapitre 10 : L'Éviscération Identitaire	54
Chapitre 11 : La Traque dans les Coulisses	60
Chapitre 12 : Le Secret de l'Inconnu	66
Chapitre 13 : Le Grand Final : Acte I	72
Chapitre 14 : L'Assassinat de l'Âme	77
Chapitre 15 : Rideau et Silence	82

Chapitre 1

Lever de Rideau et Amnésie

Le silence n'est pas une absence de bruit ; c'est une fréquence hertzienne conçue pour broyer les os. Arthur ouvrit les yeux sur un plafond qui n'existait pas, remplacé par une obscurité si dense qu'elle semblait avoir un poids moléculaire. Ses poumons brûlaient. À son poignet gauche, un bracelet de titane froid émettait une pulsation ambrée, une petite luciole de surveillance biométrique qui lisait ses battements de cœur comme on déchiffre un code-barres.

Il essaya de se souvenir de son nom. *Arthur.* C'était une étiquette qui flottait à la surface d'un océan de pétrole. Qui était Arthur ? Un concept. Une rumeur. Une page blanche imbibée d'amnésie chirurgicale.

— « Ne bougez pas l'angle de votre mâchoire, le cadrage est mauvais », murmura une voix de nulle part, une voix synthétique qui semblait sortir des murs de velours noir.

Il se redressa. Autour de lui, onze silhouettes émergeaient de l'ombre. Le Manoir d'Ébène. Les murs n'étaient pas faits de pierre, mais de silence compressé et de boiseries sombres qui semblaient absorber la lumière plutôt que la refléter. Au centre de la pièce, une table circulaire. Sur la table, douze objets identiques : des recueils reliés dans un cuir humain si fin qu'on en devinait encore les pores.

À sa droite, une femme se leva avec la grâce d'un automate de luxe. Elena. Le nom apparut dans l'esprit d'Arthur comme si une main invisible l'avait tapé à la machine sur sa rétine. Elle était belle d'une manière agressive, une lame de rasoir trempée dans du parfum. Ses doigts effleurèrent le cuir de son script.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle. Sa voix était un cristal qui se brise.

Soudain, le bracelet d'Arthur vira au rouge vif. Une décharge électrique de 400 volts lui ramona les sinus. Il s'effondra, les dents claquant sur sa langue, le goût de l'ozone et du sang inondant sa bouche.

Une voix tonna, non pas par les oreilles, mais directement dans le cortex préfrontal. C'était l'Architecte. Ce n'était pas un homme, c'était une loi physique.

— « Bienvenue sur le plateau, déchets de réalité, » cracha la voix. « Vous n'avez plus de passé. Le passé est une fiction mal écrite. Vous n'avez plus d'ego. L'ego est un parasite. Devant vous se trouve votre seule planche de salut. Votre Script. Incarnez-le. Vivez-le. Si vos capteurs biométriques détectent une déviation de plus de 5 % entre votre rythme cardiaque et l'état émotionnel requis par votre rôle... vous serez "coupés" au montage. Et ici, le montage se fait à la hache. »

Arthur tendit une main tremblante vers le livre. Sur la couverture, en lettres dorées qui semblaient saigner, était écrit : .

Il ouvrit la première page. Ce n'était pas du texte. C'était une infection.

« Page 1. Scène 1. Arthur se réveille. Il ressent le poids de dix ans de deuil. Sa femme, Claire, est morte sous ses yeux dans cet accident de voiture. Il sent encore l'odeur du caoutchouc brûlé. Ses mains doivent trembler. Pas parce qu'il a peur, mais parce qu'il est vide. »

À l'instant où il lut ces mots, une image jaillit dans son esprit. Une carrosserie froissée. Le cri d'un pneu qui rend l'âme. Le visage de Claire. Il ne la connaissait pas

il y a cinq minutes, mais maintenant, son absence était une tumeur dans sa poitrine. Le script ne se contentait pas de donner des ordres ; il récrivait les synapses.

Arthur regarda ses mains. Elles se mirent à trembler. Le bracelet redevint ambre. Le soulagement fut immédiat, une drogue douce coulant dans ses veines.

— « C'est un cauchemar... » souffla un homme à l'autre bout de la table, un colosse au crâne rasé qui tentait d'arracher son capteur. « Je ne suis pas un acteur ! Je suis... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un bruit de moteur hydraulique retentit dans le plafond. Une lame circulaire, fine comme une feuille de papier, descendit du noir à une vitesse supersonique. Elle traversa la gorge de l'homme avant que le son ne parvienne aux oreilles des autres.

La tête roula sur le tapis de velours. Pas de cri. Juste le bruit sourd d'un fruit mûr qui tombe. Le sang gicla sur le visage d'Elena, qui ne sourcilla même pas. Elle lisait déjà son script : .

— « Dommage, » dit-elle, d'une voix qui n'était plus la sienne. C'était une voix de violoncelle mélancolique. « Il n'avait pas le physique du rôle. Le casting était erroné. »

Arthur se leva. Ses jambes étaient du coton. Il était l'Homme Brisé. Chaque pas était une agonie, chaque respiration un sanglot étouffé. Il regarda les autres. Un "Héros Déchu", une "Sœur de Miséricorde", un "Juge Corrompu". Des archétypes. Des masques de cuir collés sur de la viande terrorisée.

— « Nous devons jouer, » murmura Arthur, et il fut horrifié de constater qu'il croyait réellement à la douleur dans sa propre voix. « Si nous sortons du personnage, le

Manoir nous digère. »

L'Architecte reprit la parole, sa voix saturant l'espace comme un orgue de cathédrale en flammes.

— « La scène 1 commence maintenant. Le Manoir d'Ébène est votre monde. Il n'y a pas d'extérieur. Il n'y a que le Script. Et n'oubliez pas... Le Boucher est parmi vous. Il connaît son rôle. Il connaît vos répliques. Et lui, il a le droit d'improviser. »

Les lumières s'éteignirent d'un coup.

Dans le noir, Arthur entendit le froissement des pages. Le Manoir commença à bouger, les cloisons coulissant dans un murmure de métal huilé. L'architecture même du lieu était en train de se reconfigurer pour correspondre au premier acte.

— « Elena ? » appela-t-il, oubliant un instant sa consigne.

— « Elena est morte à la page 0, mon chéri, » répondit la voix froide dans les ténèbres. « Appelle-moi l'Ingénue. Et si tu veux survivre à cette nuit, trouve une raison de pleurer qui soit crédible. Je déteste les mauvais acteurs. »

Un projecteur crépusculaire s'alluma au-dessus d'eux. Ils n'étaient plus dans une salle de banquet. Ils étaient dans un salon funéraire délabré. Des bougies consumées pleuraient de la cire noire sur des meubles en acajou.

Arthur sentit une présence derrière lui. Une odeur de cuir neuf et de formol. Il ne se retourna pas. Le script dans sa main vibra.

« Arthur sent une menace. Il ne doit pas fuir. Il doit s'effondrer. C'est un homme brisé, après tout. L'espoir est un crime contre la narration. »

Il tomba à genoux. Ses genoux frappèrent le sol avec un craquement sec. Il commença à sangloter, des larmes lourdes, de vraies larmes qui brûlaient ses joues. Son bracelet brillait d'un vert émeraude presque obscène. Il était en parfaite adéquation. Il n'était plus Arthur. Il était une performance.

À travers le voile de ses larmes, il vit une ombre immense se dessiner sur le mur du fond. Une ombre qui tenait quelque chose de long et de tranchant.

Le rideau venait de se lever. La salle était vide, mais les caméras étaient partout. Et dans les entrailles du Manoir d'Ébène, le public invisible commençait à applaudir le bruit de la première vertèbre qui cède.

— « Action, » chuchota l'Architecte.

Arthur ferma les yeux et laissa l'Homme Brisé dévorer ce qu'il restait de son âme. C'était plus simple ainsi. C'était presque une délivrance. Ne plus être soi-même était le prix ultime de la survie, et il était prêt à payer chaque centime de sa conscience pour ne pas voir la lame descendre.

Le script tourna une page tout seul. Le chapitre deux s'écrivait en temps réel avec le sang du figurant qui refroidissait sur le tapis.

Chapitre 2

La Première Erreur

Le lustre de cristal du Grand Salon vibre à une fréquence qui n'appartient pas au monde des vivants, une note pure et insoutenable qui fait grincer les dents jusqu'à la racine. Sous les pieds des survivants, le tapis d'Orient, d'un rouge trop vif pour être honnête, semble boire la lumière. Ils sont sept autour de la table de chêne massif, des statues de chair pétrifiées dans des postures qui ne leur appartiennent pas. Arthur, ou plutôt ce qu'il reste d'Arthur sous les couches de suie et de larmes séchées de « L'Homme Brisé », serre son verre de cristal vide. Ses phalanges sont blanches, des os de spectre.

À sa droite, Bastien – un colosse aux épaules de débardeur – transpire une peur qui n'est pas dans son script. Il est censé incarner « Le Capitaine Imperturbable », un homme dont le courage est une armature d'acier. Mais l'acier fond. La sueur de Bastien perle sur son front, brouillant le maquillage qui simule une vieille cicatrice de guerre. Son bracelet, une menotte biométrique sertie de diodes chirurgicales, pulse d'un orange colérique.

[SCRIPT – SÉQUENCE 02 – LE SERMENT DU SANG]

ELENA (L'Ingénue Fatale) : « Pourquoi cette hésitation, mon Capitaine ? Le vin est versé, la trahison est consommée. Buvez, ou le silence nous avalera tous. »

LE CAPITAIN : (Ligne attendue) : « Je ne crains pas le poison des hommes, seulement l'oubli de Dieu. »

Le silence s'installe, épais comme une mélasse de goudron. Elena, dans sa robe de soie noire qui semble aspirer la réalité environnante, fixe Bastien. Ses yeux ne sont plus des organes de vision ; ce sont des objectifs de précision, froids, calculant la

trajectoire de la chute. Elle joue. Elle survit. Elle est la lame et le fourreau.

Bastien tremble. Un spasme parcourt sa mâchoire. Il regarde le script de cuir posé devant lui, les mots qui devraient sortir de sa bouche comme une délivrance. Mais la gorge de l'homme rejette la greffe. Son identité réelle, celle de Bastien, le garagiste de banlieue, le père de deux filles, le type qui aimait les dimanches au bord de l'eau, remonte à la surface dans un râle de noyé.

« Je peux pas... » murmure-t-il.

La voix est une erreur système. Elle n'a pas le timbre impérieux du Capitaine. Elle est pleine de « soi ». Elle pue la sincérité.

Les capteurs dissimulés dans les boiseries du salon, des yeux de verre noir incrustés dans les orbites des angelots sculptés, virent au rouge cramoisi. Un sifflement strident, comme une fuite de gaz dans une chambre à gaz, emplit la pièce.

« BASTIEN, NON ! » hurle Arthur, mais le cri reste coincé dans la gorge de « L'Homme Brisé ». S'il sort de son rôle pour sauver l'homme, il meurt avec lui. L'empathie est un suicide. Arthur s'enfonce les ongles dans la paume de la main, se forçant à rester voûté, à garder ce regard fuyant de chien battu. Il doit être la douleur, pas l'action.

— « Je m'appelle Bastien ! » crie l'homme en se levant brusquement, renversant sa chaise qui se fracasse sur le parquet avec un bruit d'os brisé. « Vous entendez ? Je m'appelle Bastien Lefebvre ! J'ai une maison à Vaux-le-Pénil ! J'ai rien à foutre dans votre film de merde ! »

Le bracelet à son poignet passe du orange au blanc incandescent. La peau crépite. Une odeur de cochon grillé s'élève, écoeurante, se mélangeant au parfum de rose fanée qui imprègne le manoir.

[LOG SYSTÈME : DÉVIATION IDENTITAIRE DÉTECTÉE – SUJET 04 – TAUX DE SINCÉRITÉ : 98.4% – PROTOCOLE D'ÉVANTREMENT NARRATIF ACTIVÉ]

Le plafond du Grand Salon s'entrouvre dans un glissement de plaques d'acier parfaitement huilées. Ce n'est pas une machine qui descend, c'est une volonté. Une sonde télescopique, terminée par une série de scalpels rotatifs et de lentilles optiques, plonge vers Bastien.

— « Sortez-moi de là ! » supplie-t-il en tendant les mains vers les autres.

Personne ne bouge. Elena porte son verre à ses lèvres, feignant une indifférence de marbre, bien que son propre bracelet scintille d'un vert instable. Elle regarde ailleurs, vers une tache de thé imaginaire sur la nappe. Elle est l'actrice parfaite. Elle sait que le public – l'Architecte, les ombres derrière les caméras, ou peut-être nous, les voyeurs du texte – exige une exécution propre.

La sonde frappe.

Il n'y a pas de cri, juste un bruit de succion hydraulique. La pointe de l'instrument pénètre la gorge de Bastien au moment exact où il allait prononcer le prénom de sa femme. Le mot meurt dans un bouillonnement de mousse rouge. La machine ne se contente pas de tuer ; elle édite. Elle excise l'erreur de la pellicule du réel. Bastien est soulevé de terre, ses pieds battant l'air dans une danse macabre de pantin désarticulé. Les scalpels s'activent avec une célérité de machine à coudre, découpant les lambeaux de chair qui osent encore vibrer d'une volonté propre.

Le sang asperge le script de cuir d'Arthur. Une goutte épaisse, chaude, atterrit sur le mot « ESPOIR » dans la marge de sa prochaine réplique.

L'Homme Brisé ne doit pas tressaillir. Arthur sent le liquide glisser sur sa joue, une larme de sang qui ne lui appartient pas. Il doit l'incorporer. Il doit l'utiliser. Il transforme la terreur pure en une tristesse mélancolique, celle d'un homme qui a vu trop de morts pour s'en étonner encore.

Le corps de Bastien est rejeté sur le tapis comme une carcasse de viande froide. La sonde remonte dans le plafond qui se referme sans un bruit, laissant derrière elle une odeur d'ozone et de morgue.

Un silence de cathédrale après un bombardement s'abat sur le salon.

Puis, une voix désincarnée, douce comme une caresse sur un cadavre, résonne dans les enceintes invisibles.

— « Mauvaise diction. Rythme cassé. Le sujet 04 n'avait pas le profil pour le rôle du Capitaine. Quel gâchis de ressources. Reprenez. Elena, vous avez la parole. Et cette fois, mettez-y du cœur. »

Elena repose son verre. Ses mains ne tremblent pas. Elle regarde le tas de chair méconnaissable qui était un homme il y a trente secondes. Elle enjambe un filet de sang qui rampe vers sa robe.

— « Comme je le disais, » reprend-elle, sa voix plus cristalline et cruelle que jamais, « le vin est versé. Arthur, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce pour le capitaine déchu, ou pour la part de vous que vous venez de voir s'envoler ? »

Elle improvise. Elle teste les limites. Elle provoque le script pour voir s'il saigne aussi.

Arthur lève les yeux. Il n'est plus Arthur. Il ne peut plus se permettre le luxe d'être Arthur. S'il reste Arthur, il finit en puzzle sur le tapis. Il puise dans le vide sidéral de

son âme, là où les souvenirs de sa propre vie commencent à s'effacer, remplacés par les souvenirs synthétiques de « L'Homme Brisé ». Il se souvient – ou croit se souvenir – de funérailles sous la pluie, d'un petit cercueil blanc. C'est faux, il le sait, mais c'est sa seule armure.

— « Je ne pleure pas, Mademoiselle, » répond-il, sa voix brisée avec une précision d'orfèvre. « Mes yeux rejettent simplement la poussière de ce monde qui s'écroule. Le Capitaine n'était qu'un mirage. Nous sommes tous des mirages. »

Le bracelet d'Arthur passe au vert émeraude. Un flash de dopamine artificielle est injecté directement dans son flux sanguin par le dispositif. Une récompense. Une friandise pour le bon chien qui joue bien sa détresse.

Au bout de la table, une silhouette reste dans l'ombre, ne disant rien, observant le carnage avec une immobilité reptilienne. C'est le personnage désigné par le script comme « L'Étudiant », mais Arthur sent une vibration différente émaner de lui. Une prépondérance de noir dans l'aura. Une absence de peur qui ne peut signifier qu'une chose : le Boucher est là, assis parmi eux, savourant le spectacle de la première vertèbre qui cède.

Le rideau n'est pas tombé. Il vient de se transformer en une peau de tambour sur laquelle l'Architecte va battre la mesure de leur agonie.

Arthur regarde sa main, celle qui tient le verre. Il ne reconnaît plus ses propres empreintes digitales. Le masque commence à dévorer le visage. Et le plus terrifiant, dans cette pièce où l'air pue la mort, c'est qu'il commence à trouver la performance de sa vie absolument fascinante.

— « Action, » se murmure-t-il à lui-même, si bas que seuls les capteurs peuvent l'entendre.

Le cadavre de Bastien commence déjà à s'enfoncer dans le sol, les lattes du parquet s'ouvrant comme des mâchoires pour digérer l'échec. La scène doit continuer. La fiction a faim de réalité, et elle ne s'arrêtera pas avant que le dernier acteur n'ait oublié jusqu'à son propre nom.

Chapitre 3

L'Homme Brisé et l'Ingénue

L'humidité du Manoir d'Ébène n'est pas météorologique ; c'est une sueur froide exsudée par les murs eux-mêmes, un liquide amniotique rance qui nourrit la terreur. Arthur sent le poids de la locket imaginaire contre sa poitrine, un fantôme de bijou contenant la photo d'une enfant qui n'a jamais existé, mais dont le souvenir brûle ses rétines comme de l'acide sulfurique. Ses mains ne lui appartiennent plus. Ce sont des appendices nouveaux, agités par un tremblement parkinsonien que les capteurs biométriques — ces petits yeux de verre rouge dissimulés dans les moulures — traduisent en algorithmes de satisfaction.

SYNCHRONISATION : 94.2%. ÉTAT : STABLE DANS LE DÉSESPOIR.

Le cadavre de Bastien a laissé un vide géométrique sur le parquet, une tache d'absence plus noire que l'ombre. Arthur recule, ses talons claquant sur le bois avec la précision d'un métronome funèbre. Il doit pleurer. Le script, page 42, paragraphe 3, est formel : « L'Homme Brisé s'effondre non pas par faiblesse, mais par lassitude gravitationnelle. » Il s'exécute. Ses genoux frappent le sol. La douleur est réelle, mais est-ce la sienne ou celle de l'avatar ? La frontière s'effiloche comme une vieille tapisserie rongée par les mites.

— « Ton timing est un peu trop parfait, Arthur. Un père endeuillé devrait avoir le cœur qui rate un battement, pas une horloge suisse dans la poitrine. »

La voix est un scalpel de soie. Elena est là, debout dans l'encadrement de la porte de la bibliothèque, drapée dans une robe de cocktail qui semble tissée avec des larmes de veuves. Elle incarne l'Ingénue Fatale avec une telle férocité que l'air autour d'elle

semble se cristalliser. Elle ne marche pas ; elle glisse sur le plancher comme une prédatrice sur une patinoire d'os.

Arthur lève les yeux, ou plutôt, l'Homme Brisé lève les yeux. Ses pupilles sont dilatées, inondées d'une tristesse artificielle qui commence à gorger son propre système limbique.

— « Elle me manque, » bafouille-t-il. Sa voix est un gravier broyé. « Ma petite... Marie... »

Elena s'approche, ses doigts gantés de noir effleurant le dos d'une chaise en velours. Elle s'arrête à un centimètre de lui. L'odeur qu'elle dégage est complexe : tubéreuse, tabac froid et une note métallique, presque électrique. L'odeur du danger scripté.

— « Marie n'a jamais été qu'une suite de caractères typographiques sur du papier de 80 grammes, Arthur. Arrête de te noyer dans un verre d'eau vide. Regarde-moi. »

Il obéit. C'est un réflexe pavlovien. Sous le masque de l'Ingénue, les yeux d'Elena sont des scanners laser. Elle cherche la faille, le moment où l'acteur Arthur reprendra le dessus sur le personnage. Mais Arthur est en train de mourir. L'Homme Brisé est un parasite qui dévore son hôte de l'intérieur, remplaçant ses souvenirs de négociateur de crise par des après-midi pluvieux dans un cimetière de banlieue.

— « Pourquoi es-tu ici ? » demande Arthur, une larme — une vraie ? une fausse ? — roulant sur sa joue non rasée.

— « Parce que le Boucher a faim, et que je n'ai aucune intention de finir en hors-d'œuvre, » murmure-t-elle en s'accroupissant devant lui. « Regarde ton script. Pas l'histoire. Pas les dialogues. Regarde la mise en page. »

Elle sort son propre exemplaire, relié d'un cuir qui ressemble étrangement à de la

peau humaine traitée au chrome. Elle l'ouvre à la page 66. Arthur, tremblant, imite son geste.

— « Les interlignes, » souffle Elena. « Regarde les espaces blancs entre les répliques de "L'Ingénue" et celles de "L'Homme Brisé". Tu vois ces micro-perforations ? »

Arthur plisse les yeux. Son personnage est censé avoir une vue déclinante, mais l'adrénaline de la survie court-circuite la simulation. Là, dans le vide entre deux injonctions de mise en scène, il y a des points. Presque invisibles. Un code morse ? Non, quelque chose de plus organique. Des coordonnées géographiques cachées dans la structure même de leur damnation.

— « Le script nous dit quoi faire pour rester en vie, » continue Elena, sa voix n'étant plus qu'un souffle contre son oreille, « mais la typographie nous dit comment sortir. L'Architecte est un esthète de la souffrance, mais il est narcissique. Il a laissé sa signature dans la structure. »

Soudain, une lumière stroboscopique inonde la pièce. Un buzzer strident déchire le silence.

Les murs du manoir gémissent. On entend un bruit sourd, lourd, comme un sac de viande traîné sur des marches en pierre. *Slap. Drag. Slap. Drag.*

Elena ne cille pas. Elle saisit le visage d'Arthur entre ses mains froides.

— « Joue ton rôle, Arthur. Sois l'homme qui n'a plus rien à perdre. Embrasse-moi comme si c'était le dernier acte avant l'apocalypse. C'est notre seule couverture. Si les capteurs voient une alliance stratégique, on est morts. Ils doivent voir une déchéance romantique. »

Arthur sent le script vibrer dans sa main. Une nouvelle ligne de texte apparaîât en rouge sang sur la page blanche :

« L'Homme Brisé cherche dans les bras de l'Ingénue le pardon qu'il ne pourra jamais s'accorder. Il s'abandonne à la chute. »

Il la tire vers lui. C'est un mouvement désespéré, maladroit, parfaitement en phase avec son personnage. Leurs lèvres se rencontrent, mais il n'y a aucune chaleur. C'est le choc de deux épaves de navires dans une mer d'huile. À travers le baiser, Elena lui glisse un petit objet métallique dans la paume — une clé de serrage, ou peut-être un composant de capteur qu'elle a réussi à arracher.

— « On n'est pas des acteurs, » murmure-t-elle contre sa bouche alors que les bruits de pas se rapprochent de la porte. « On est des virus. Et on va faire planter le système. »

Arthur ferme les yeux. Derrière ses paupières, il voit les lignes de code se mélanger aux souvenirs de sa propre fille, la vraie, celle qu'il a oubliée pour survivre. L'Homme Brisé prend le dessus, hurlant sa douleur en silence.

La porte de la bibliothèque s'ouvre avec un fracas de tonnerre. Une silhouette massive se découpe contre la lumière crue du couloir. L'ombre est démesurée, armée d'un hachoir qui semble avoir été forgé dans la haine pure. Le Boucher.

Arthur ne lâche pas Elena. Il s'enfonce dans le rôle. Il devient la douleur. Il devient le vide.

— « Action, » pense-t-il, alors que le premier capteur biométrique passe au vert émeraude, signalant une immersion totale.

Le rideau de fer de la réalité est tombé. Il n'y a plus qu'une scène immense, sombre, où les spectateurs sont les bourreaux. Arthur pleure pour de bon maintenant, de grosses larmes lourdes qui s'écrasent sur le script, effaçant les instructions, transformant le futur en une tache d'encre illisible.

L'Ingénue Fatale lui sourit, un sourire qui ne contient aucun espoir, seulement la promesse d'une destruction mutuelle assurée. Le Boucher fait un pas dans la pièce, l'acier de sa lame reflétant la détresse de l'homme qui a enfin réussi à oublier son propre nom.

Dans le centre de contrôle, caché sous les fondations de cette folie, une aiguille s'affole sur un cadran de nacre. La fiction vient de dévorer les derniers restes de réalité. Le spectacle peut vraiment commencer, et le sang qui va couler sera garanti 100% authentique, certifié par les larmes d'un homme qui ne sait plus s'il pleure sa fille ou son âme, ou simplement le fait que le script est incroyablement bien écrit.

Arthur serre la main d'Elena, et pour la première fois, il sent la pointe du métal qu'elle lui a donné s'enfoncer dans sa chair. Une douleur vive. Une douleur réelle. La seule chose qui n'est pas marquée dans le script.

C'est là, dans cette petite déchirure de la peau, qu'ils vont construire leur liberté. Ou leur tombeau. Le Boucher lève son bras. Le public imaginaire retient son souffle.

Fin de la scène 3. Pas d'applaudissements. Juste le bruit d'une hache qui fend l'air et le silence de Dieu.

Chapitre 4

L'Ombre du Boucher

Le verre des tablettes n'est pas du verre, c'est une banquise de données en phase terminale qui crépite sous les doigts d'Elena, une lueur bleutée qui donne à ses pommettes l'aspect de lames de rasoir.

[INSERTION LOGIQUE SYSTÈME : VERSION 4.02 — PROTOCOLE DE SÉCURITÉ NARRATIVE]

L'écran vibre. Un battement de cœur électronique. Puis, les lettres s'assemblent, non pas comme des mots, mais comme des insectes s'agglutinant sur une plaie ouverte.

Arthur sent le métal dans sa paume — ce souvenir physique de douleur laissé par Elena au chapitre précédent — pulser en synchronisation avec l'injonction lumineuse. Sa tablette affiche une spirale de sang numérique qui s'évapore pour laisser place à une directive qui redéfinit l'anatomie de leur survie : *« Vous êtes la cage. Il est le lion. Si la cage se brise, le spectacle s'arrête. Protégez le Boucher. »*

L'Homme Brisé (Arthur) doit maintenant pleurer non plus sur son passé fictif, mais sur l'avenir de son bourreau. C'est une symétrie dégueulasse.

Les capteurs biométriques dans le plafond du Manoir d'Ébène — des yeux de mouche dorés qui sniffent l'adrénaline et le mensonge — virent au rouge cramoisi. Le rythme cardiaque d'Arthur s'emballe.

ERREUR BIOMÉTRIQUE : SUJET 07 (ARTHUR). DÉVIANCE IDENTITAIRE DÉTECTÉE. 12% DE "NÉGOCIATEUR" SUBSISTE. VEUILLEZ RÉINTÉGRER L'HOMME BRISÉ OU PROCÉDER À L'ÉVISCÉRATION SÉMANTIQUE.

Arthur respire par la bouche, le goût du cuivre et de la poussière. Il regarde Elena. Elle ne lit pas la tablette, elle l'absorbe. Ses yeux scannent le code derrière le script.

— Tu entends ça ? murmure-t-elle. Sa voix est un scalpel enveloppé dans du satin.

— Le silence ?

— Non. Le bruit de la viande qu'on prépare. Le script vient de nous transformer en boucliers humains pour le prédateur. C'est génial, Arthur. C'est la fin du libre-arbitre dramatique.

SCÈNE 4 — INTÉRIEUR / SALLE DES SCRIPTS — JOUR (OU NUIT, LE CIEL EST UN ÉCRAN MORT)

LES PERSONNAGES restants sont disposés en cercle autour de la console centrale. La tension est un fil barbelé tendu entre leurs tempes.

L'INGÉNUE FATALE (ELENA)

(S'adressant à la caméra invisible du plafond)

Nous acceptons le contrat. L'ombre est notre centre.

L'HOMME BRISÉ (ARTHUR)

(Voix tremblante, mains cherchant un appui imaginaire)

Qui... qui est-ce ? Si on doit le protéger, on doit savoir qui il est. Comment protéger le couteau si on ne sait pas quelle main le tient ?

La tablette d'Arthur clignote. Un nouveau paragraphe de script apparaît, écrit en lettres grasses, presque hurlantes.

LE BOUCHER N'EST PAS UNE PERSONNE. LE BOUCHER EST UNE FONCTION. L'UN D'ENTRE VOUS A ÉTÉ REPROGRAMMÉ PENDANT SON SOMMEIL CHIMIQUE. L'UN D'ENTRE VOUS PORTE LA MORT COMME ON PORTE UN COSTUME DE DIMANCHE. SI LE BOUCHER EST DÉMASQUÉ, LA SCÈNE EST ANNULÉE. SI LA SCÈNE EST ANNULÉE, LES ACTEURS SONT RECYCLÉS.

Le recyclage. Ils ont tous vu les fosses communes derrière le labyrinthe de haies d'if : des tas de membres en plastique et de chair déshydratée, les restes de ceux qui n'ont pas su tenir leur note.

Soudain, une porte se déverrouille dans le fond de la salle. Un grincement de métal contre pierre. De l'obscurité s'échappe une odeur de formol et de sueur froide. Quelqu'un ou quelque chose se tient là.

Arthur sent une présence. Ce n'est pas une menace physique, c'est une pression narrative. Comme si le vide essayait de remplir ses poumons.

[NOTE DE L'ARCHITECTE : Arthur doit faillir. Son cynisme de négociateur doit être la seule chose qui le maintienne en vie, tout en étant la chose qui le condamne. Accentuez la distorsion entre son rôle de père endeuillé et sa peur primale d'homme de terrain.]

— Regarde-moi, Arthur, ordonne Elena.

Il tourne la tête. Ses yeux à elle sont devenus des miroirs noirs.

— Si tu joues l'homme brisé, tu dois vouloir que le Boucher existe. Parce qu'un homme brisé cherche une fin, n'est-ce pas ? Il cherche le point final. Le Boucher est ton point final. Chéris-le. Aime-le. Sois son disciple.

Arthur sent les larmes monter. Sont-elles à lui ? Ou appartiennent-elles à cet Arthur fictif dont il porte le script comme une camisole ? La frontière s'effiloche. Il se voit de l'extérieur : un homme pitoyable dans un manoir de cauchemar, tenant la main d'une femme qui est peut-être celle qui va l'égorger dans dix minutes.

Les tablettes de verre s'éteignent simultanément.

Noir total.

Seul le ronronnement des capteurs biométriques subsiste.

BIP. BIP. BIP.

Une voix de synthèse, dépourvue de genre et d'âme, résonne dans les haut-parleurs cachés dans les boiseries :

« Première phase de protection activée. Le Boucher a faim. Nourrissez son anonymat. »

Dans le noir, un bruit de pas lourds. Lents. Méthodiques. Le bruit de bottes en cuir sur du parquet ciré. Le groupe se serre. Arthur sent une épaule contre la sienne, une odeur de patchouli et de peur. Ce n'est pas Elena. C'est un autre. L'un des douze.

Le script qu'il a mémorisé défile derrière ses paupières en lettres de feu :

« Arthur se jette devant la lame pour sauver l'Invisible. Arthur comprend que sa vie ne vaut rien face à la pureté de l'Acte. »

— Je ne peux pas... murmure Arthur.

— CHUT, siffle une voix à son oreille. Joue ton rôle ou meurs tout de suite. Le Boucher nous écoute. Il attend que quelqu'un sorte de son personnage pour frapper. La vérité est un arrêt de mort.

Soudain, une lumière stroboscopique inonde la pièce pendant une micro-seconde.

Arthur voit :

1. Elena, immobile, un sourire mystique aux lèvres.
2. Une silhouette massive debout au milieu d'eux, portant un tablier de cuir luisant, le visage dissimulé par un masque de porcelaine fêlé représentant un visage d'enfant qui pleure.
3. Un hachoir immense, dont la lame semble faite de lumière solidifiée.

L'obscurité revient.

Un cri déchire le silence. Un cri court, étouffé par le bruit d'un impact mou. Quelque chose tombe au sol. Un liquide chaud éclabousse les chevilles d'Arthur.

ALERTE : DÉCÈS DU SUJET 04 (LE POÈTE). CAUSE : INSUFFISANCE DRAMATIQUE. LE BOUCHER A JUGÉ SA PERFORMANCE INCOHÉRENTE.

— On doit le protéger ! hurle Elena dans le noir. C'est notre seule chance !
Entourez-le ! Ne le laissez pas partir !

L'absurdité de la situation atteint un sommet gonzo : ils se précipitent tous vers le centre de la pièce, bras étendus, cherchant à protéger le monstre qui vient de tuer l'un des leurs. C'est un ballet de fous furieux. Arthur se retrouve à enlacer le vide, ou peut-être le tablier sanglant du prédateur. Il sent une texture rugueuse sous ses doigts.

Il sanglote.

— Je vous en supplie... ne nous tuez pas... je fais ce que vous voulez... je suis l'Homme Brisé... voyez comme je suis brisé !

Il s'effondre à genoux, agrippant ce qu'il croit être la jambe du Boucher.

*DIAGNOSTIC BIOMÉTRIQUE : SUJET 07 (ARTHUR). NIVEAU
D'INCARNATION : 98%. EXCELLENT. L'HOMME BRISÉ A PRIS LE DESSUS.
LE NÉGOCIATEUR EST MORT.*

Le rire d'Elena résonne, cristallin, terrifiant.

— Tu vois, Arthur ? C'est facile d'aimer son assassin quand on n'a plus d'identité à défendre.

La lumière revient brusquement, crue, chirurgicale.

Le centre de la pièce est vide.

Le corps du Poète a disparu. Il n'y a qu'une traînée de sang qui s'arrête net contre un mur de briques. Et sur le mur, écrit avec une précision calligraphique, le prochain dialogue d'Arthur :

« Merci de m'avoir montré le chemin. »

Arthur regarde ses mains. Elles sont couvertes de rouge. Il ne tremble plus. Il lèche un doigt. Le sang a un goût de fer et de certitude. Il se tourne vers Elena, qui l'observe avec une curiosité scientifique.

— On passe à la scène suivante ? demande-t-il d'une voix qui n'est plus la sienne, mais celle d'un homme qui a enfin trouvé son maître.

Au plafond, l'aiguille sur le cadran de nacre vient de briser le verre. La réalité n'est plus qu'un lointain souvenir de tournage.

Le rideau n'est pas tombé. Il a été arraché.

Arthur se lève, ramasse un fragment de la tablette brisée du Poète et commence à graver son propre script dans la chair de son avant-bras. Il doit être prêt pour le prochain acte. Le Boucher a promis une suite, et le public — ce public invisible et affamé — n'acceptera aucun remboursement.

La porte du fond s'ouvre à nouveau.

L'odeur est pire.

C'est l'heure de la répétition générale.

Chapitre 5

La Purgatoire de Marcus

Le cuir du script lui brûle la paume comme une hostie de fer rouge. Marcus ne sent plus ses doigts, mais il sent l'encre. L'encre noire qui coule sous sa peau, remplaçant peu à peu son groupe sanguin par une syntaxe imposée. Dans le salon des Glaces Déformantes, l'air a le goût du soufre et du pop-corn rassis. L'odeur de la peur est une substance chimique que les capteurs au plafond aspirent avec un sifflement de satisfaction robotique.

(Debout, les jambes écartées, le menton levé malgré le spasme qui tord ses viscères)

« Personne ne passera. Mon sang est le mortier de cette maison. »

Le texte défile sur la rétine de Marcus via les implants de contact. S'il dévie d'un iota, s'il laisse transparaître l'ombre d'un doute — cette petite étincelle de survie primitive qui hurle *Fuis, pauvre con, fuis !* — le collier biométrique passera du jaune orangé au rouge cramoisi. Et le rouge, dans ce manoir, n'est pas une couleur de mode. C'est un arrêt cardiaque télécommandé.

À trois mètres de lui, l'ombre s'étire. Elle ne ressemble pas à une silhouette humaine. C'est une distorsion géométrique, un trou noir découpé dans le velours des rideaux. Le Boucher. L'acteur dont personne ne connaît le visage, mais dont tout le monde craint la réplique finale.

CLIC.

C'est le bruit d'un verrou que l'on tire. Ou d'une vertèbre qui lâche.

Dans le coin de la pièce, la "Petite Orpheline" — une femme de quarante ans nommée Sarah dont le script exige qu'elle pleure sans discontinuer — s'effondre. Elle n'est pas dans le ton. Sa détresse est trop réelle, trop organique. Elle ne respecte pas les césures. Elle respire comme une humaine, pas comme une réplique.

Marcus voit le mouvement. Une lame longue, mate, qui ne reflète même pas la lumière des lustres en cristal.

Interposez-vous. Encaissez le premier impact. Ne manifestez aucune douleur physique, seulement une détermination héroïque. Le public veut de la noblesse, pas des cris de porc à l'abattoir.

Son instinct hurle. Ses muscles se contractent pour le jeter au sol, pour ramper sous le buffet en acajou, pour redevenir Marcus, le comptable qui aimait les orchidées et les dimanches pluvieux. Mais Le Protecteur est plus fort. Le Protecteur a été programmé à coup de décharges synaptiques durant les quatre chapitres précédents.

Il fait un pas en avant. Ses bottes grincent sur le parquet ciré au sang séché.

— Viens, murmure-t-il.

Sa voix est un timbre de baryton qu'il ne reconnaît pas. C'est une voix de studio, compressée, égalisée pour un impact dramatique maximal.

L'attaque est une fulgurance. Le Boucher ne court pas, il se déplace par coupes de montage cinématographique. Une seconde il est au fond de la pièce, la suivante il est là, une pression froide contre l'abdomen de Marcus.

La lame entre.

C'est un froid sidéral. Un vide absolu.

Marcus sent l'acier écarter ses fibres musculaires. Il sent la pointe qui cherche la colonne.

*Fréquence cardiaque : 140 bpm.

Niveau d'adrénaline : Critique.

Crédibilité de l'interprétation : 98.4%.

REMARQUE : Le sujet a failli cligner des yeux. Attention au décrochage.*

Il doit dire sa phrase. S'il ne dit pas sa phrase, la scène sera coupée. Et quand on coupe une scène ici, on coupe aussi les acteurs.

— Ce... ce n'est rien, articule-t-il, alors qu'une chaleur poisseuse envahit sa chemise blanche. Un simple... contretemps dans le récit.

Le Boucher retire la lame. Le bruit est celui d'une ventouse qu'on arrache d'une mare de boue. Marcus ne tombe pas. Le script lui interdit la gravité. Il est le pilier. Il est le martyr christique de cette fiction de série B financée par des dieux sadiques.

À côté, la "Petite Orpheline" commet l'erreur fatale. Elle sort du champ. Elle tente de s'enfuir vers la porte dérobée qui mène aux cuisines.

— COUPEZ ! tonne une voix synthétique issue des haut-parleurs cachés dans les bouches des trophées de chasse aux murs.

Sarah s'arrête net. Son collier devient une nébuleuse de lumière pourpre. Il y a un son sec — *crac* — comme une branche de bois mort qu'on brise pour le feu. Elle

s'effondre, la nuque brisée par l'arc électrique.

Marcus regarde le corps. Ses yeux enregistrent la mort, mais son cerveau de personnage traite l'information différemment.

La mort de la figurante renforce l'enjeu dramatique de votre sacrifice. Utilisez cette émotion pour la prochaine tirade. Ne soyez pas triste. Soyez inspiré.

Le Boucher est toujours là, immobile, une statue de cauchemar. Il attend que Marcus finisse son monologue. Le temps s'étire. La réalité se déchire par les coutures. Marcus voit les caméras thermiques qui pivotent lentement, cherchant l'angle parfait, le gros plan sur sa souffrance esthétisée.

— Le rideau... ne doit pas... s'abaisser sur une note de fausseté, déclame Marcus, la bouche pleine de cuivre.

Il sent ses jambes se dérober, mais les servomoteurs dissimulés sous son pantalon (faisaient-ils partie de son corps depuis le début ?) le maintiennent debout, tel un automate de foire macabre.

Il se tourne vers le fond du couloir où Arthur et Elena observent la scène. Arthur, avec ses mains de boucher et ses yeux de poète. Elena, la muse froide qui calcule déjà comment utiliser le cadavre de Marcus comme marchepied pour le Chapitre 6.

— Regardez-moi, hurle Marcus. Regardez comment on meurt dans les règles de l'art !

Le Boucher lève à nouveau son arme. Cette fois, c'est pour la gorge.

C'est une répétition. C'est une purge.

Dans les coulisses de l'esprit de Marcus, le comptable aux orchidées essaie de se

souvenir du prénom de sa mère. Mais le nom a été effacé, remplacé par une liste de remerciements et de crédits de fin de production.

Il n'est plus un homme.

Il est un point de bascule narratif.

La lame plonge.

Le sang gicle sur l'objectif de la caméra invisible.

Une main invisible essuie la lentille.

Le texte sur sa rétine affiche désormais :

Mais le noir ne vient pas. La douleur, elle, reste en haute définition. Marcus réalise avec une horreur finale que dans ce manoir, même quand on meurt, on reste sur le plateau. Le cadavre doit attendre le "Wrap" général.

Il sent ses fonctions vitales s'éteindre une à une, comme les lumières d'un théâtre qu'on ferme. Mais sa conscience, prisonnière du script, reste éveillée, forcée de contempler son propre corps gisant au sol dans une pose "artistique" suggérée par le Manuel de l'Acteur Tragique.

Le Boucher s'essuie la lame sur le rideau.

Il se tourne vers la caméra.

Il fait un clin d'œil.

— À vous, Arthur, lance une voix qui semble sortir des profondeurs de la terre. La scène est libre. Le sang est encore chaud. C'est la meilleure des peintures.

Le silence retombe sur le Manoir d'Ébène, seulement troublé par le bourdonnement

des drones qui viennent évacuer les restes de Sarah pour faire de la place pour le prochain acte.

Le purgatoire de Marcus commence maintenant. Un purgatoire où l'on est condamné à rejouer sa propre agonie pour l'éternité, ou du moins, jusqu'à ce que l'audience se lasse et change de chaîne.

L'aiguille de nacre au plafond tourne à l'envers.

Le temps est une boucle de celluloïd.

Le script se réinitialise.

Marcus, ou ce qu'il en reste, attend que quelqu'un crie "Action" une fois de plus.

Dans l'ombre, le Boucher commence déjà à aiguiser son prochain dialogue.

Chapitre 6

Les Bustes de Cire

Le carrelage est une grille d'indices thermiques qui vous bouffe les semelles, une matrice de silicium et de sang séché où chaque pas est un aveu. Arthur ne marche pas ; il titube selon la courbe sinusoïdale de « L'Homme Brisé », l'épaule gauche affaissée comme si le poids des regrets était une tumeur physique logée dans son trapèze. À ses côtés, Elena est un algorithme de grâce. Elle n'incarne pas l'Ingénue Fatale, elle est la lame de rasoir cachée dans une pomme d'amour. Son script palpite contre sa cuisse, relié de cuir humain ou de simili-cuir industriel — à ce stade de la paranoïa, la différence est purement sémantique.

Ils s'enfoncent dans le Couloir des Sorties, une artère de velours pourpre qui semble pomper l'oxygène hors des poumons des survivants pour alimenter la climatisation des loges invisibles.

[INSERTION : NOTE DE PRODUCTION 42 – LE DÉCOR EST UN PERSONNAGE. IL DOIT S'ENTIR LA POUSSIÈRE D'ÉTOILE ET LE CADAVRE FRAIS.]

— Ne regarde pas les lentilles de plafond, Arthur, murmure Elena sans bouger les lèvres. Si tu cherches le réalisateur, tu prouves que tu es un acteur. Si tu prouves que tu es un acteur, tu admets que tu mens. Et ici, le mensonge est une faute technique éliminatoire.

— Je ne cherche rien, réplique Arthur, la voix éraillée par une déshydratation scénarisée. Je suis juste fatigué de porter le deuil d'une gamine qui n'a jamais existé. Ma fille s'appelait Lucie dans le script de ce matin. Hier soir, elle s'appelait Sarah. Le

nom change, mais le trou dans mon cœur garde la même forme de calibre 12.

Ils s'arrêtent devant une double porte en bronze. Pas de poignée. Juste un scanner rétinien qui attend que l'émotion soit conforme aux exigences du climax. Le Couloir des Sorties n'est pas une échappatoire, c'est une archive.

Quand les battants s'écartent, l'odeur les frappe comme un gant de boxe fourré à la paraffine. C'est le fumet de la permanence. Une galerie s'étend sur des kilomètres, une perspective forcée qui donne le vertige à la logique. Des deux côtés, posés sur des colonnes de marbre noir, des bustes. Des centaines de bustes.

Ce ne sont pas des sculptures. Ce sont des autopsies figées dans la cire.

Arthur s'approche de la première effigie. C'est Sarah. La Sarah dont les restes ont été évacués par les drones quelques minutes plus tôt. Le travail est d'une précision obscène. On y voit chaque pore dilaté par la terreur, chaque capillaire rompu dans le blanc des yeux, la ligne précise où le couteau du Boucher a interrompu son dernier cri. Mais ce n'est pas la cire qui choque Arthur. C'est l'étiquette en laiton fixée au socle :

— Marion... souffle Arthur. Elle s'appelait Marion. Elle avait un tatouage de papillon sur la clavicule. Je l'ai vu quand on s'est réveillés dans la fosse.

— Le papillon n'était pas sur la cire, remarque Elena, dont les doigts gantés effleurent le buste suivant. Elle n'était qu'un brouillon. Regarde plus loin, Arthur. Regarde la monnaie d'échange.

Elle désigne une rangée de bustes qui ne représentent pas les morts, mais les "Moi" originels. Arthur avance, les jambes en coton, luttant contre l'envie de vomir son

personnage. Il voit des visages qu'il reconnaît vaguement, des traits gommés par le conditionnement. Et soudain, il se voit.

Pas "L'Homme Brisé".

Pas le père éploré aux mains tremblantes.

L'autre.

Le négociateur de crise au regard de requin, le costume trois-pièces invisible mais palpable, l'arrogance gravée dans la mâchoire. Le buste est translucide, comme si l'identité s'évaporait.

— On ne nous a pas seulement pris nos souvenirs, dit Elena, sa voix perdant soudain son timbre de velours pour une tonalité métallique, clinique. On nous a pris nos corps de réserve. Chaque fois que tu échoues à incarner ton rôle, ils prélèvent un morceau de ton "vrai" toi pour couler ces bustes. Le Manoir est une fonderie, Arthur. On échange notre essence contre du temps d'antenne.

Elle s'arrête devant son propre buste. Elle est magnifique. Elle est terrifiante. Sur son socle, il est écrit :

Arthur sent un froid polaire envahir sa cage thoracique. Il réalise que les capteurs dans les murs ne mesurent pas son rythme cardiaque pour sa santé, mais pour vérifier la vitesse à laquelle son âme s'effiloche.

— Si l'identité est la monnaie, alors qui encaisse les chèques ? demande-t-il en frappant le buste de Sarah/Marion.

Le buste de cire ne se brise pas. Il gémit. Un son sourd, une vibration de fréquence basse qui remonte le long du bras d'Arthur. La cire est chaude. Elle est vivante. Elle transpire une huile fétide qui sent la peur stockée à long terme.

— L'Architecte ne veut pas d'argent, répond Elena en fixant une caméra dissimulée dans l'orbite d'un buste anonyme. Il veut de la texture. Il veut du "Vrai". Et quoi de plus vrai qu'un homme qui oublie qui il est au point de croire qu'il est une fiction ? C'est le paradoxe de l'acteur total : pour être parfait, il faut mourir.

Soudain, les lumières du couloir clignotent. Un signal.
Le script impose un changement de ton.

Une voix de synthèse, saturée de distorsion, résonne dans les haut-parleurs cachés dans les bustes. C'est la voix du Boucher, mais avec le timbre d'un producteur de talk-show en fin de carrière.

— Arthur... Tu sors du cadre. Ton empathie pour le Sujet Marion est une erreur de jeu. L'Homme Brisé ne s'intéresse pas à la cire. Il s'intéresse à sa propre chute. Reviens dans ton personnage, ou nous devons procéder à un moulage intégral de ton cortex.

Arthur regarde ses mains. Elles ne tremblent plus. C'est la fin. S'il redevient le négociateur, le Boucher viendra réclamer le reste de sa chair pour finir la statue. S'il reste l'Homme Brisé, il perd le peu de réalité qui lui reste.

Elena se rapproche. Elle pose sa main sur son cœur. Il sent ses ongles s'enfoncer dans son pull en laine de rebut.

— Joue, Arthur. Joue comme si ta vie en dépendait, parce que c'est le cas. Mais joue mal. Assez mal pour qu'ils ne puissent pas t'utiliser comme archive, mais assez bien pour qu'ils ne t'exécutent pas tout de suite. Devient un bug dans leur système de

casting.

Elle l'embrasse. C'est un baiser de cinéma, parfaitement chorégraphié, sans aucune chaleur, destiné uniquement aux angles de vue des caméras. Dans sa bouche, il sent le goût métallique d'une capsule de faux sang qu'elle vient de briser.

Elle s'écarte, le menton souillé de rouge écarlate.

— Action, murmure-t-elle.

Arthur s'effondre à genoux. Il ne simule plus. La vision de ces milliers de visages de cire, cette usine à identités recyclées, brise la dernière digue de sa santé mentale. Il hurle, mais le son qui sort de sa gorge est celui d'un homme qui a compris que l'enfer n'est pas le feu, mais une répétition générale qui ne s'arrête jamais.

Au fond du couloir, une silhouette massive se dessine. Le Boucher. Il ne tient pas un couteau, cette fois. Il tient un seau de paraffine bouillante et un pinceau.

Le rideau de la réalité se déchire. Arthur voit les câbles qui pendent du plafond, les techniciens invisibles qui ajustent les projecteurs, et les bustes de cire qui commencent à applaudir avec des mains qui ne sont plus tout à fait solides.

L'identité est une monnaie de singe.

Et le Manoir vient de fermer les guichets.

Arthur ferme les yeux et récite la seule réplique qui n'est pas dans le livre :

— Je ne suis pas celui que vous avez écrit.

Le silence qui suit est la plus belle des critiques.

Chapitre 7

Dissonance Biométrique

Le rouge n'est pas une couleur, c'est un signal de détresse synaptique injecté directement dans le nerf optique d'Arthur.

Le bracelet de cuir et de silicium lui broie le poignet droit, une morsure électrique qui lui remonte jusqu'à l'épaule, transformant son sang en plomb bouillant. Arthur s'affaisse contre une commode de style Empire dont le vernis s'écaille comme de la peau morte. Il doit être l'Homme Brisé. Il doit être cette épave qui pleure une petite fille nommée Sarah qu'il n'a jamais connue. Mais sous la perruque de cheveux ternes et le maquillage grisâtre, la machine à négocier ronronne encore.

C'était à Genève. Un appartement au seizième étage. Un homme avec un fusil et un complexe de Messie. Arthur se revoit, ajustant son nœud de cravate, le calme plat d'un prédateur de mots. Il entend encore sa propre voix, froide, chirurgicale : « Monsieur, la porte est ouverte, je n'ai pas d'arme, j'ai juste du temps. »

— Non, gémit-il, se griffant la joue avec des ongles qu'il a volontairement rongés pour le rôle. Pas Genève. Pas maintenant.

Une décharge de 400 volts parcourt son cortex préfrontal. Le Manoir d'Ébène s'étire. Les murs s'allongent comme de la pâte à modeler noire, et les lustres en cristal commencent à suinter une huile rance qui sent la peur de scène. Arthur tombe sur le

tapis persan qui semble soudainement composé de millions de vers à soie frétilants.

SCÈNE 42 – L’EFFONDREMENT (RÉÉCRITURE EN TEMPS RÉEL)

L’HOMME BRISÉ rampe vers le portrait de la disparue. Ses doigts doivent trembler. Son rythme cardiaque ne doit pas dépasser 55 battements par minute. Toute trace d’assurance professionnelle est une trahison passible de gommage.

Le visage du négociateur surgit dans le miroir au-dessus de la cheminée. Un homme aux yeux d'acier, capable de mentir à un terroriste sans transpirer. C’est cet homme qu’Arthur doit assassiner.

— Je n’existe pas, chuchote Arthur à son reflet. Tu n’existes pas. Tu n’es qu’un parasite sur le script.

Le souvenir de Genève insiste. L’odeur de la poudre. Le bruit de la pluie sur la baie vitrée. Arthur se sentait puissant. Il se sentait maître du chaos. Et c’est précisément cette sensation de contrôle qui fait hurler les capteurs biométriques du Manoir. L’Homme Brisé ne contrôle rien. L’Homme Brisé est une victime de l’existence.

Soudain, le silence dans le couloir se densifie. Le Boucher approche. On n’entend pas ses pas, on entend seulement le frottement du plastique contre le sol, ce bruit de sac mortuaire que l’on traîne. Le Boucher n’est pas une personne, c’est une conséquence dramatique. Il est le script qui s’incarne pour raturer les erreurs de casting.

Arthur voit la poignée de la porte descendre avec une lenteur pornographique.

L’aiguille dissimulée dans le bracelet pénètre la veine. Le monde bascule dans un kaléidoscope de terreur chimique.

— S’il vous plaît, supplie Arthur, et cette fois, la voix n’est plus celle du négociateur. C’est le miaulement d’un animal pris au piège.

Il ramasse un éclat de verre tombé d’un cadre photo – la photo de "sa" femme, une actrice de série B qu’il n’a croisée que dans les dossiers de production. Il doit se purger de lui-même. Pour rester dans le rôle, il doit détruire le réceptacle.

Il porte le verre à son avant-bras, là où le négociateur de Genève avait une cicatrice de montre de luxe. Il tranche. Pas pour mourir, mais pour réécrire la chair. Le sang qui coule est réel, mais la douleur appartient au personnage.

LOG DE PRODUCTION 774 : Sujet Arthur montre une résilience identitaire alarmante. La superposition du "Négociateur" et de "l'Homme Brisé" crée une harmonie destructrice. Si le sujet ne parvient pas à la désynchronisation totale, l'élimination narrative sera requise avant le troisième acte.

Le Boucher entre.

Il porte un tablier en cuir de vachette retourné, parsemé de traces de paraffine. Son visage est un masque de cire lisse, sans yeux, sans bouche, juste une surface concave qui reflète la panique d'Arthur. Il tient un pinceau large et un seau qui dégage une chaleur de crématorium.

— Le rideau ne doit pas tomber sur une erreur, murmure une voix qui semble sortir des murs eux-mêmes.

Arthur recule, son sang traçant une ligne de script sur le parquet sombre. Les souvenirs de Genève s’évaporent, brûlés par l’adrénaline et la douleur. Il oublie le nom du terroriste. Il oublie la couleur de sa cravate. Il oublie même son propre nom de famille.

Il ne reste que le script.

L'HOMME BRISÉ (avec une intensité désespérée) : "Regardez-moi ! Je n'ai plus rien ! Prenez ce qui reste, mais ne me laissez pas dans le noir !"

Le Boucher s'arrête. Il incline sa tête sans visage. Les capteurs biométriques passent du rouge au orange, puis au vert olive. Le rythme cardiaque d'Arthur s'effondre. Son corps devient mou, ses yeux se vident de toute intelligence stratégique. Il est redevenu la pâte à modeler de la mise en scène.

Le Boucher plonge son pinceau dans la cire bouillante et, d'un geste d'une tendresse atroce, peint une fine couche de protection sur la plaie qu'Arthur vient de s'infliger. La douleur est immédiate, scellée, muselée sous la paraffine.

— Bonne prise, Arthur, dit le Boucher.

Le Boucher se retourne et sort de la pièce, laissant derrière lui une odeur de bougie d'église et de viande roussie.

Arthur reste prostré au sol. Il regarde sa main recouverte de cire. Il essaie de se souvenir de ce qu'il faisait avant le Manoir. Il cherche une image, un nom, un visage. Rien. Juste du texte. Des indications scéniques.

Il est devenu un trou noir entouré de répliques.

Dans un coin de la pièce, une petite caméra robotisée sort d'une plinthe. Elle l'observe avec une curiosité d'entomologiste. Arthur se redresse péniblement, adoptant la posture voûtée prescrite à la page 112 du script. Il ramasse la photo de la femme qu'il est censé aimer et commence à sangloter. Ses larmes sont authentiques, mais leur cause est une fiction.

La dissonance a cessé. Le négociateur est mort, enterré sous des couches de trauma artificiel.

Arthur – ou ce qu'il en reste – lèche la cire sur son bras. Elle a le goût de l'oubli. Il sait maintenant que la vérité est le plus grand obstacle à la survie. Pour rester en vie ici, il faut accepter d'être une marionnette dont on a coupé les fils pour les remplacer par des électrodes.

Le haut-parleur dans le plafond grésille.

— Fin de la scène 7. Repos pour les acteurs. Ne quittez pas vos costumes. La prochaine séquence nécessite une perte totale de repères spatiaux.

Arthur sourit. C'est un sourire brisé, parfait pour l'image. Il n'a plus besoin de feindre. La réalité n'est qu'un mauvais décor qu'on vient de démonter derrière lui, laissant place à l'immensité d'un plateau de tournage infini, où le seul scénario possible est celui de sa propre disparition.

Il ramasse un morceau de craie blanche au sol et écrit sur le mur noir :

ICI GÎT PERSONNE. LE SPECTACLE CONTINUE.

Puis, il attend que le Manoir change de forme, que les murs se referment sur lui comme les mâchoires d'un dieu qui a faim de divertissement. Les capteurs clignotent en vert. Arthur est enfin vide. Arthur est enfin prêt pour le rôle de sa vie.

Le silence revient, lourd, gras, définitif.

Chapitre 8

Indices dans le Verre

Elena ne respire pas ; elle recycle l'air vicié d'une pièce qui n'a pas de fenêtres, seulement des yeux. La Salle des Scripts ressemble à l'intérieur d'un crâne de géant tapissé de verre fumé et de néons malades. Au centre, la Tablette. Elle n'est pas faite de silicium et de plastique, elle semble sculptée dans une banquise noire, exsudant un froid qui lui brûle les pulpes des doigts. Ses gestes, autrefois millimétrés par une éducation de prédatrice sociale, sont ici saccadés, fébriles, comme si ses tendons étaient tirés par un marionnettiste parkinsonien. Elle pose la paume sur l'écran. Le verre reconnaît son ADN, ou peut-être son désespoir.

Le texte défile sous ses yeux à une vitesse épileptique. Ce n'est pas un scénario. C'est une autopsie en temps réel. Elle voit des lignes de code s'entrelacer avec des souvenirs qu'elle croyait avoir enterrés sous trois mètres de béton psychique. Les dialogues de la veille — ces répliques cinglantes qu'elle pensait avoir improvisées pour dominer Arthur — sont là, écrits en caractères gras, datés de trois semaines avant son arrivée au Manoir.

— Non, murmure-t-elle, les lèvres sèches. J'ai choisi ces mots. J'ai choisi...

L'écran flashe. Une pulsation de lumière rouge traverse la pièce, révélant pendant une microseconde les ombres projetées contre les murs : elles ne bougent pas en même temps que les corps. L'ombre d'Elena reste immobile, les bras ballants, tandis qu'elle

se penche sur la console.

Elle retire brusquement ses mains. Le texte à l'écran se réorganise, les lettres s'assemblant comme des insectes attirés par un cadavre. Elle comprend soudain la mécanique de l'Architecte. Ce n'est pas une pièce de théâtre dont ils sont les acteurs ; c'est une réaction chimique dont ils sont les réactifs. Les capteurs biométriques disséminés dans les moulures de cuivre du Manoir ne se contentent pas de vérifier s'ils jouent bien. Ils lisent leurs ondes thêta, la dilatation de leurs pupilles face au vide, la micro-sudation provoquée par le souvenir d'une mère absente ou d'un crime impuni.

Elle pirate le sous-répertoire intitulé *« LE BOUCHER : VARIABLES DE DÉSIGNATION »*.

Le curseur clignote comme un battement de cœur.

Accès refusé.

Accès refusé.

Puis, une faille. Une ligne de commande oubliée, ou laissée là comme un piège.

Le visage d'Elena se reflète dans la tablette, mais son reflet porte un masque de porcelaine brisée. Derrière le verre, des fichiers audio se mettent en lecture automatique. La voix qui sort des minuscules haut-parleurs n'est pas celle d'une machine. C'est la sienne. Mais une version d'elle-même qui n'a jamais appris à mentir.

« J'ai peur que si j'arrête de jouer, le décor s'effondre et qu'il n'y ait rien derrière. Juste un grand vide blanc avec une étiquette portant mon nom de naissance. »

Les dialogues défilent maintenant plus vite que la pensée.

SCÈNE 8 : LA RÉVÉLATION DU MIROIR.

ARTHUR : (D'un ton monocorde) "Elena, pourquoi cherches-tu des clés dans une maison sans serrures ?"

ELENA : (En pleurs) "Je veux juste savoir qui a écrit la fin."

ARTHUR : "Celui qui écrit la fin est déjà mort en écrivant le début."

Elle réalise avec une horreur glaciale que le script qu'elle tient entre les mains vient de s'actualiser avec ce qu'elle est en train de penser **en cet instant précis**. Le script n'anticipe pas leurs actions, il les **provoque** par suggestion subliminale. Ils sont enfermés dans une boucle de rétroaction neurologique. L'Architecte ne les observe pas de l'extérieur ; il est le courant électrique qui traverse leurs synapses.

— On est des algorithmes de chair, crache-t-elle au visage du verre.

Elle tente de fermer la session, mais la tablette refuse d'obéir. Un nouveau document s'ouvre : **« ANALYSE DU SUJET ARTHUR / L'HOMME BRISÉ »**.

Elle parcourt les notes cliniques. Arthur n'a jamais été un négociateur de crise. C'était un mensonge implanté. Arthur était le premier Architecte. Ou peut-être le dernier. Les données sont corrompues, mangées par des parasites numériques. Une photo s'affiche : Arthur, souriant, devant une maquette du Manoir d'Ébène. Mais ses yeux sur la photo sont des trous noirs, des pixels brûlés.

Le script de la Scène 8 continue de s'écrire, autonome, vorace.

L'INGÉNUE FATALE réalise que sa trahison n'est qu'une ligne de code de plus dans l'optimisation du chaos.

L'INGÉNUE FATALE commence à rire. Un rire qui ressemble à du verre qu'on broie.

Elena sent ses propres muscles zygomatiques se contracter. Elle ne veut pas rire. Elle veut hurler, elle veut briser cette machine, elle veut s'arracher la peau pour voir s'il y a

des câbles en dessous. Mais sa mâchoire s'ouvre. Ses cordes vocales vibrent. Le son qui sort de sa gorge est exactement celui décrit dans le script : sec, métallique, dénué de toute humanité.

Elle est possédée par son propre rôle.

Soudain, le silence revient dans la pièce. Le bourdonnement des serveurs s'arrête. La lumière s'éteint, plongeant la Salle des Scripts dans une obscurité totale, à l'exception du halo bleuâtre de la tablette. Sur l'écran, un seul paragraphe subsiste, écrit en lettres de feu numérique :

Elle se retourne brusquement. Là où se trouvait la lourde porte de chêne par laquelle elle était entrée, il n'y a plus qu'une surface lisse, noire, infinie. Un écran géant éteint. Elle touche la paroi. C'est froid. C'est solide. C'est définitif.

— Architecte ! hurle-t-elle, sa voix se perdant dans l'acoustique parfaite de la cellule. Pourquoi moi ?

La tablette répond par une notification discrète, presque polie.

Elle s'effondre au sol, ses mains griffant le verre. Sous ses ongles, elle ne sent pas de la poussière, mais de la limaille de fer. Le script commence à défiler sur les murs eux-mêmes, d'immenses lettres de lumière blanche qui l'écrasent de leur certitude.

ELENA se roule en boule. Elle comprend que le Boucher n'est pas une personne, mais un processus de sélection naturelle appliqué à la dramaturgie.

Elle ferme les yeux, mais le texte apparaît à l'intérieur de ses paupières. L'Architecte

ne se contente pas de connaître ses peurs ; il les a transformées en encre. Elle revoit le visage d'Arthur, ou plutôt ce qu'il en reste : un masque de douleur tellement parfait qu'il en devient divin. Il est déjà passé de l'autre côté. Il a accepté d'être une fonction, une variable, un spectre.

7... 6... 5...

Elle cherche une issue, un glitch, une erreur de syntaxe dans cette prison verbale. Elle voit un mot qui clignote dans un coin de l'écran : *« SORTIE »*. Elle clique frénétiquement.

Une fenêtre s'ouvre.

Voulez-vous vraiment supprimer "ELENA.identity" ?

OUI / NON

Ses doigts tremblent. Si elle clique sur "OUI", qui sortira de cette pièce ? L'actrice ? Le personnage ? Ou une coque vide prête à être remplie par la prochaine exigence du scénario ? Elle entend des pas lourds derrière la paroi. Le Boucher. Elle sent l'odeur du sang et du métal froid, une odeur si réelle qu'elle lui soulève le cœur. Mais est-ce une vraie odeur, ou une stimulation directe de son bulbe olfactif par les capteurs de la salle ?

3... 2... 1...

Le mur devant elle se fissure. Non, il se fragmente en pixels. La lumière revient, aveuglante, artificielle. Elle n'est plus dans la Salle des Scripts. Elle est debout au milieu du Grand Salon. Arthur est là, assis dans son fauteuil roulant de "L'Homme Brisé", la regardant avec une pitié qui semble avoir été répétée mille fois devant un miroir.

— Tu as trouvé ce que tu cherchais, Elena ? demande-t-il. Sa voix est basse, chargée d'une fatigue millénaire.

Elena regarde ses mains. Elles sont couvertes d'une substance noire, visqueuse. De l'encre. Ou du pétrole. Elle ouvre la bouche pour lui dire la vérité, pour lui dire qu'ils sont des fictions, mais le script reprend ses droits. Ses cordes vocales se tendent. Sa posture se redresse. Elle ajuste sa mèche avec une grâce vénéneuse.

— Je n'ai trouvé que des miroirs, Arthur, répond-elle avec un sourire de velours. Et tu sais ce qu'on dit des miroirs ? Ils finissent toujours par se briser.

À l'autre bout de la pièce, une porte grince. Une silhouette massive se découpe dans l'entrebâillement, tenant quelque chose qui brille d'un éclat sourd. Le Boucher entre en scène.

Le haut-parleur siffle, une fréquence stridente qui fait saigner les oreilles.

— Scène 8, prise 1. Action.

Elena ne s'appartient plus. Elle fait un pas vers la silhouette, son cœur battant au rythme exact dicté par le métronome invisible de l'Architecte. Elle est magnifique. Elle est terrifiée. Elle est enfin un personnage parfait.

Le rideau de l'esprit tombe. La pièce peut commencer.

Chapitre 9

Le Banquet des Masques

L'argenterie reflète des visages qui n'appartiennent à personne. Sous les lustres en cristal d'obsidienne du Manoir d'Ébène, la nappe est un linceul de lin blanc, tendu sur une table où le sang des verres de bordeaux semble trop rouge pour être honnête. Douze couverts. Dix survivants. Deux places vides qui hurlent comme des plaies ouvertes. Arthur regarde ses mains. Ce ne sont plus ses mains. Ce sont les moignons psychologiques de « L'Homme Brisé ». Ses ongles sont rongés jusqu'au derme, une habitude qu'il n'avait pas il y a quarante-huit heures, un tic nerveux téléchargé directement depuis le cuir tanné de son script.

Le silence est une créature vivante. Il rampe entre les chandeliers. On n'entend que le cliquetis des capteurs biométriques — ces petites araignées de chrome fixées à la base de leur crâne — qui pulsent d'une lueur bleutée. *Bip. Bip. Bip.* La fréquence cardiaque de l'assistance est un orchestre de métronomes terrifiés.

[STORYBOARD – CADRE MOYEN – CONTRE-PLONGÉE]

Elena est assise en bout de table. « L'Ingénue Fatale ». Elle porte une robe de soie noire qui semble avoir été tissée à partir d'ombres. Elle manipule sa fourchette avec une précision chirurgicale. Elle ne mange pas ; elle dissèque. Ses yeux, d'un vert artificiel, balayent la table. Elle cherche la faille. Elle cherche le monstre.

— Le rôti est excellent, n'est-ce pas, Marcus ? lance-t-elle, sa voix glissant comme une lame de rasoir dans de la soie.

Marcus sursaute. Son rôle : « Le Gardien ». Carrure de colosse, mâchoire carrée, mais le regard est celui d'un animal pris au piège dans un phare de camion. Il fixe son

assiette. Sa main se referme sur le couteau avec une force qui fait blanchir ses phalanges.

— Conforme aux attentes, grogne-t-il. Sa réplique. Page 114 du script. Ni plus, ni moins.

Soudain, un bruit de chaise qu'on recule violemment déchire l'atmosphère. C'est Julian. Ou plutôt, celui qui est censé jouer « Le Poète Exalté ». Mais le masque se fissure. On voit le plastique brûlé de son âme dessous. Il tremble si fort que son verre de vin se renverse, tachant la nappe d'une flaque sombre qui ressemble à une carte d'un pays en guerre.

— Je ne peux plus... balbutie-t-il. Ce n'est pas du bœuf. Regardez la texture. Regardez les fibres. C'est... c'est lui. C'est l'un de nous.

[INSERTION SYSTÈME : LOG_774 - DÉVIATION NARRATIVE DÉTECTÉE - SUJET : JULIAN - TAUX D'AUTHENTICITÉ : 89% - ALERTE ROUGE]

— Assieds-toi, Julian, chuchote Arthur, sa voix brisée par une douleur qui ne lui appartient pas mais qu'il ressent jusque dans ses os. Le script dit que nous devons célébrer le retour du Maître. Ne sors pas du texte. Par pitié.

Arthur sent la sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Son capteur biométrique passe au orange. Il doit pleurer. Le script dit qu'il doit pleurer la perte de sa fille à ce moment précis de la soirée. Il force ses glandes lacrymales. Il pense à quelque chose de triste. Sa propre vie ? Trop lointaine. Trop floue. Il pense au vide. Les larmes viennent. *Bip.* Le capteur redevient bleu. Sécurité.

Mais Julian est hors de contrôle. Il pointe du doigt la silhouette massive assise dans l'ombre, à l'autre bout de la table. « Le Boucher ». Le personnage que tout le monde doit protéger selon les ordres de l'Architecte. Le Boucher ne mange pas. Il porte un

masque de cuir brut, sans fentes pour les yeux, et dégage une odeur de formol et de fer rouillé.

— Toi ! hurle Julian en saisissant son couteau à viande. C'est toi qui as écrit ça !
C'est toi qui nous manges !

Julian se jette en avant. La scène bascule dans le chaos stroboscopique. Le temps se fragmente comme un miroir frappé par un marteau.

[SCRIPT : SÉQUENCE D'ACTION - SLOW MOTION]

Marcus se lève. Il n'a pas le choix. Son script est formel : *« Le Gardien doit s'interposer entre la menace et le Boucher, au péril de son intégrité physique. »* Les muscles de Marcus agissent avant son cerveau. Il plaque Julian au sol avec une violence sourde. Le craquement des côtes résonne contre les boiseries sombres.

— Non, Julian ! Ne fais pas ça ! hurle Marcus, mais ses mots sont creux, dépourvus de l'empathie qu'un humain porterait à un autre humain. Ce sont les mots d'un personnage qui défend un accessoire.

Julian rampe, le visage en sang, ses doigts griffant le parquet. Il regarde Elena.

— Aide-moi... Tu sais que c'est faux... Tu sais que ce n'est qu'un film...

Elena repose sa fourchette. Elle croise les jambes. Son visage est une statue de marbre.

— Tu as raté ton entrée, Julian, dit-elle froidement. Et ton monologue manque cruellement de subtilité.

C'est alors que le haut-parleur, dissimulé dans les corniches, siffle. Un son pur, cristallin, comme une note de flûte jouée dans une morgue.

— Mauvaise interprétation, dit la voix de l'Architecte, une voix de synthèse qui

semble venir de partout et de nulle part. L'acteur Julian n'habite plus son personnage. La suspension d'incrédulité est rompue.

Julian lève les yeux vers le plafond, une prière muette sur les lèvres.

Le capteur à la base de son crâne ne clignote plus. Il devient d'un rouge incandescent.

Le Banquet des Masques s'arrête. Arthur ferme les yeux. Il essaie d'être « L'Homme Brisé », d'être celui qui ne voit rien, celui qui est trop occupé par son propre deuil pour remarquer l'horreur. Mais il entend tout.

Il y a un bruit de décharge électrique, suivi d'un sifflement de chair grillée. Julian ne crie pas. On n'a pas le droit de crier hors script. Son corps se raidit, s'arc-boute dans une parodie de convulsion épileptique, puis s'effondre comme une marionnette dont on aurait sectionné les fils. L'odeur d'ozone et de cheveux brûlés se mélange aux effluves du rôti.

Le silence revient, plus lourd qu'avant.

Le Boucher se lève lentement. Sa présence écrase la pièce. Il se dirige vers le corps de Julian, ramasse le couteau que celui-ci avait laissé tomber, et le repose délicatement à côté de l'assiette de Marcus. Puis, d'un geste presque affectueux, il tapote l'épaule du colosse.

Marcus tremble. Ses yeux sont écarquillés, injectés de sang. Il vient de protéger l'homme qui, demain, le découpera peut-être. Mais il ne peut pas protester. Son script dit qu'il doit se sentir « fier de son devoir accompli ».

— Merci, Marcus, murmure le Boucher. Sa voix est un froissement de parchemin. Très bonne prise.

Arthur sent une nausée violente monter en lui. Il regarde Elena. Elle le fixe. Derrière

le masque de « L'Ingénue Fatale », il voit une seconde de pure terreur, un éclair de lucidité qui dit : *Nous sommes les prochains.* Puis, le rideau tombe à nouveau. Elle lisse sa robe, reprend sa fourchette et pique un morceau de viande.

— Comme je le disais, reprend-elle, sa voix parfaitement stable, ce dîner est une réussite totale. N'est-ce pas, Arthur ?

Arthur regarde le cadavre de Julian que deux automates en livrée sont déjà en train d'évacuer par une porte dérobée. Il regarde sa propre main, qui ne tremble plus. Il est devenu le personnage. Il a assassiné Arthur pour laisser vivre « L'Homme Brisé ».

— Oui, Elena, répond-il en portant son verre à ses lèvres. C'est un rôle pour lequel on donnerait sa vie.

Le vin a un goût de fer. Ou d'encre. Ou de regret.

À l'autre bout de la table, le Boucher s'assoit à nouveau.

La lumière baisse.

Le métronome continue de battre.

Bip. Bip. Bip.

L'Architecte soupire dans les haut-parleurs.

— Fin de la scène 9. Tout le monde en place pour l'acte suivant. Arthur, plus de pathétique dans le regard. On ne vous croit pas encore tout à fait.

Arthur baisse la tête et laisse couler une larme parfaite, exactement au centre de son assiette vide. Il n'est plus un homme. Il est une ligne de dialogue dans un cauchemar qui ne connaît pas de mot "FIN".

Chapitre 10

L'Éviscération Identitaire

Le capteur haptique incrusté sous la deuxième vertèbre cervicale d'Arthur vibre d'une fréquence si basse qu'elle ne s'entend pas : elle se goûte, un mélange de cuivre oxydé et de bile séchée au fond de la gorge.

Arthur n'est plus qu'une chemise trop large habitée par un souvenir qui appartient à un autre. Sur le buffet en acajou du salon d'apparat, une photographie dans un cadre d'argent représente une petite fille aux boucles blondes jouant avec un cerf-volant rouge. Arthur sait, avec une certitude biologique, que cette enfant s'appelle Sophie, qu'elle aimait les pommes de terre rissolées et qu'elle est morte un mardi de pluie sous les roues d'un camion de livraison. Il sent encore le craquement des os de sa fille sous la carrosserie imaginaire dans ses propres phalanges.

Pourtant, dans un recoin atrophié de son cerveau — une zone que les impulsions électriques de l'Architecte n'ont pas encore totalement colonisée — une voix hurle que Sophie n'existe pas. Arthur n'a jamais eu d'enfant. Arthur était un négociateur. Arthur vendait du calme à des gens armés.

Il regarde sa main. Elle tremble.

— Non, corrige-t-il à voix haute, sa voix n'étant qu'un souffle de papier de verre. Je suis l'Homme Brisé. Le tremblement n'est pas un symptôme, c'est ma ponctuation.

À l'autre bout de la pièce, Elena tousse. C'est un bruit sec, organique, une déchirure

de soie ancienne. Elle est assise dans un fauteuil Voltaire, une couverture en cachemire sur les genoux. Son rôle est l'Ingénue Fatale, mais la réalité a décidé de corrompre la fiction. Le cancer des poumons qui la ronge dans la "vraie vie" — si ce concept a encore un sens — s'est invité sur le plateau. Elle crache dans un mouchoir de dentelle. Le sang est d'un rouge si vif qu'il semble faux, une erreur de colorimétrie dans un film de technicolor.

— Tu joues bien, Arthur, murmure-t-elle. On dirait presque que tu as mal.

— J'ai mal, répond-il. La douleur est la seule chose qui ne ment pas.

— Erreur de script, intervient Elena avec un sourire qui ressemble à une cicatrice. La douleur est le mensonge le plus sophistiqué du corps. Regarde-moi. Je meurs pour de vrai afin que mon personnage de femme mourante soit crédible. L'Architecte adore ça. Il dit que c'est de la "méthode ultime".

ELENA se lève. Elle doit vaciller. ARTHUR doit la rattraper. Le contact physique doit déclencher le capteur de proximité. Si le rythme cardiaque d'ARTHUR dépasse 100 BPM, la décharge de rappel sera administrée.

Elena se lève. Elle vacille. Arthur bondit, ses muscles réagissant avec une célérité de père désespéré. Ses mains se referment sur les épaules frêles de la femme.

Bip.

Le voyant sur le plastron d'Arthur passe au jaune.

Le rythme cardiaque : 102 BPM.

Une décharge de 12 volts parcourt son avant-bras gauche. Ses muscles se tétanisent, mais il ne lâche pas. Il ne doit pas lâcher. L'Homme Brisé est protecteur. L'Homme Brisé cherche une rédemption pour Sophie dans chaque corps qu'il touche.

— Tu es brûlante, Elena.

— C'est la fièvre du rôle, Arthur. Ou alors les métastases qui font une ovation debout. Qu'est-ce que ça change ? Le script dit que je dois t'embrasser maintenant.

Elle se rapproche. Ses yeux sont deux abîmes de khôl et de désespoir lucide. Arthur voit son propre visage se refléter dans ses pupilles : il ne se reconnaît plus. Le visage est celui d'un étranger aux traits affaissés, une marionnette dont les fils sont tirés par une volonté algorithmique.

L'éviscération n'est pas chirurgicale. Elle est sémantique.

On commence par perdre ses prénoms. Puis ses souvenirs d'enfance. Puis l'odeur de la peau de sa mère. Tout est remplacé par des paragraphes saignants. L'encre remplace le sang.

Soudain, le lustre du salon oscille. Un bruit de pas lourds résonne à l'étage supérieur. *Lui.* Le Boucher. Celui qui n'a pas besoin de script parce qu'il est l'incarnation de la fonction. Le prédateur nécessaire à la dramaturgie du Manoir.

— Il arrive, souffle Elena. Est-ce que tu es prêt à mourir pour une ligne de dialogue, Arthur ?

— Je suis déjà mort, répond Arthur. Arthur le négociateur est une ombre qui s'efface sous la lumière des projecteurs de l'Architecte. Il ne reste que la brisure.

Il pose son front contre celui d'Elena. À cet instant, la frontière est abolie. Il ne sait plus si la tristesse qui l'étouffe est la sienne ou celle imposée par la machine. C'est une fusion froide. Une nécrose de l'identité. Il pleure. Les larmes sont analysées en temps réel par les caméras à reconnaissance faciale.

— Bravo, Arthur, grésille la voix de l'Architecte dans les haut-parleurs dissimulés dans les moulures. On sent l'odeur du désastre. C'est exquis. Elena, accentuez la détresse respiratoire. On veut sentir le poumon qui siffle comme une vieille bouilloire.

Elena s'effondre dans les bras d'Arthur. Elle ne simule pas. Elle s'étouffe réellement avec son propre sang, transformant son agonie en une pièce d'orfèvrerie théâtrale. Arthur hurle. Ce n'est pas dans le script. C'est un cri primal, une révolte de la matière contre la forme.

— SOPHIE ! hurle-t-il vers le plafond de stuc.

La décharge électrique qui suit est si violente qu'il tombe à genoux. 50 volts. 100 volts.

L'Architecte rit. Un rire de silicium et de mépris.

— Il n'y a pas de Sophie, Arthur. Il n'y a que le personnage. Reviens dans le cadre.

Arthur, le corps fumant, les yeux révulsés, se relève péniblement. Il regarde le cadavre — ou l'actrice ? — d'Elena au sol. Il ramasse le mouchoir de dentelle taché de rouge. Il le porte à son nez. Il ne sent plus rien d'humain. Juste l'odeur de la mise en scène.

Le Boucher entre dans la pièce. Il porte un tablier de cuir et un masque de porcelaine sans traits. Il ne parle pas. Il est le silence qui suit la dernière réplique. Il tient une lame chirurgicale qui luit sous les néons dissimulés.

Arthur ne recule pas. L'Homme Brisé n'a plus peur de la fin.

— C'est ma réplique ? demande Arthur en tendant le cou vers le prédateur.

Le Boucher s'arrête. Il incline la tête. Dans le silence de mort du Manoir d'Ébène, on entend seulement le clic-clac du métronome. *Bip. Bip. Bip.*

Arthur sourit. Un sourire qui n'était pas prévu par l'Architecte. Un bug dans la matrice émotionnelle.

— Je ne quitte pas le rôle, dit-il, la voix soudainement calme et glaciale. Je deviens le décor.

Il s'assoit dans le fauteuil de cuir, croise les jambes, et regarde le Boucher avec une autorité nouvelle. L'éviscération est terminée. Les entrailles de son identité sont étalées sur le tapis persan. Il est vide. Et dans ce vide, une nouvelle force émerge. S'il n'est plus Arthur, s'il n'est plus l'Homme Brisé, alors il est le script lui-même.

— Approche, boucher, murmure-t-il. On va voir si ton acier est aussi tranchant que mon absence de moi.

L'Architecte se tait. Les caméras zooment sur les pupilles d'Arthur, cherchant une trace de l'homme. Ils ne trouvent qu'un miroir noir. La scène 10 s'étire au-delà du temps alloué. Les capteurs s'affolent. Les lumières clignotent en un stroboscope épileptique.

L'éviscération n'a pas tué la victime. Elle a libéré le monstre caché derrière le masque.

Arthur attrape la main du Boucher au moment où la lame descend. La force est surhumaine. Les capteurs de pression explosent.

— Le spectacle... commence... vraiment... maintenant.

Le sang gicle sur la lentille de la caméra principale, masquant la vue aux spectateurs invisibles.

Le rideau ne tombe pas. Il brûle.

Arthur lèche une goutte de sang sur sa lèvre.

C'est le sien. C'est celui du personnage. C'est celui de l'Architecte.

C'est le goût de la liberté pure, nichée au cœur du mensonge absolu.

Arthur se lève, enjambe le corps d'Elena et s'avance vers le miroir du vestibule. Il ne voit pas de visage. Il voit une page blanche prête à être écrite avec de la cendre et de l'acide.

Il brise la glace d'un coup de poing.

La scène est finie.

L'acteur est mort.

Vive le texte.

Chapitre 11

La Traque dans les Coulisses

L'adrénaline a le goût du cuivre et de la friture électrique, une symphonie de synapses qui grillent sous le néon tremblant du couloir B-4. Arthur ne marche pas ; il glisse dans une fiction qui a fini par dévorer la moquette. Ses jointures sont des éclats de porcelaine blanche et ses yeux, deux trous noirs où l'Architecte a oublié de ranger ses outils. Derrière lui, le cadavre d'Elena n'est qu'une rature sur une page trop blanche, un accessoire de scène qu'on a oublié de ranger après l'acte précédent.

Sujet : Arthur (ID : L'Homme Brisé)

Fréquence cardiaque : 142 bpm (Stable)

Niveau de "Soi" détecté : 0,02%

Alerte : Fusion narrative totale. Le sujet ne joue plus. Le sujet EST la faille.

Dans le salon des Vanités, le reste de la distribution pue la peur et le fond de teint bon marché. Ils sont cinq. Ou quatre. Les chiffres n'ont plus d'importance quand la mise en scène exige une soustraction. Victor, le "Colosse au Cœur de Pierre", serre un chandelier en argent comme si c'était le cou d'un dieu. Ses mains tremblent. Mauvais jeu. Les capteurs au plafond, ces petites araignées de chrome aux yeux de saphir, pivotent avec un sifflement hydraulique.

— Le script dit qu'on doit se séparer, bégaye Victor. Page 84. "Le groupe, paniqué, décide de fouiller les combles et la cave séparément pour retrouver la clé du Cellier."

— Le script est une pute, crache Sarah (Rôle : "La Sœur Sacrifiée"). Regarde ce qu'il a fait à Arthur. Regarde ce qu'il a fait à la fille.

Arthur apparaît dans l'encadrement de la porte. Il n'est plus voûté. Sa silhouette est une lame. Il tient les lambeaux du script relié de cuir dans sa main gauche, les pages dégoulinant d'une encre qui ressemble étrangement à du sérum physiologique.

— La règle est simple, Sarah, murmure Arthur, et sa voix n'est plus la sienne, c'est une onde de choc modulée par un synthétiseur d'agonie. Le mauvais jeu est puni de mort. Et tu viens de rater ton entrée.

Un signal strident déchire l'air. Le stroboscope s'active. Noir. Blanc. Sang. Noir. Les portes du salon se verrouillent avec un claquement pneumatique. Les murs commencent à vibrer, une fréquence basse qui fait saigner les gencives. C'est l'heure du "Tracking".

[SÉQUENCE DE CHASSE – ANGLE DE CAMÉRA : GRAND ANGLE, PLONGÉE]

EXTÉRIEUR CORRIDOR - NUIT (OU SIMULACRE)

Victor court. Ses poumons sont des soufflets percés. Le script l'oblige à monter vers les combles. Ses jambes obéissent malgré son cerveau qui hurle à la trahison. Derrière lui, quelque chose de lourd, de méthodique, progresse. Ce n'est pas Arthur. Ce n'est pas un acteur. C'est Le Boucher, l'incarnation de la fonction de nettoyage narratif.

Le Boucher ne porte pas de masque ; son visage est une surface de chair lisse, sans yeux, sans bouche, juste une interface tactile pour la violence. Il brandit un couperet dont la lame est gravée de dialogues de tragédies grecques.

Victor s'arrête devant la porte des combles. Elle est verrouillée.

— Non ! C'est pas dans le script ! hurle-t-il. La porte doit être ouverte ! C'est écrit "Victor entre sans difficulté" !

Un haut-parleur dissimulé dans les moulures du plafond répond d'une voix digitale, dénuée de remords :

— *Incohérence détectée. Victor a montré une peur non scriptée à 22h14. Le personnage est compromis. Modification de la scène en temps réel. Victor : La Victime Gratuite.*

Le Boucher émerge de l'obscurité. Victor ne supplie pas, il n'en a pas le temps. Le couperet s'abat. Le bruit est celui d'un livre épais qu'on referme brutalement. Un jet de pourpre repeint le papier peint aux motifs de lys. Les capteurs de pression valident la mort. Une ligne de dialogue s'efface du script universel.

Pendant ce temps, dans la cuisine en inox, Arthur regarde Sarah fouiller convulsivement les tiroirs à la recherche d'un couteau. Elle ne trouve que des cuillères en plastique. L'ironie de l'Architecte est un scalpel rouillé.

— Tu devrais arrêter d'essayer d'être Sarah, dit Arthur en s'asseyant sur l'îlot central. Sarah est morte dans un accident de voiture il y a trois ans. Ou peut-être qu'elle n'a jamais existé. Tu n'es qu'une suite de didascalies.

— Tais-toi, Arthur !

— Arthur n'est pas là. Arthur est au service de la cohérence. Écoute... Tu l'entends ?

Un frottement de métal contre le carrelage. Le Boucher approche. Il traîne le cadavre de Victor comme un sac d'accessoires inutiles.

— Tu as une chance, Sarah, poursuit Arthur d'un ton professoral, presque tendre. Embrasse le rôle. Sois la Sœur Sacrifiée. Donne-lui une performance qui justifie ton existence. Si l'Architecte pleure, il t'épargnera peut-être pour le prochain acte.

Sarah se fige. Ses yeux se révulsent. Une transformation s'opère. Elle cesse de lutter contre la structure. Elle se redresse, lisse sa robe déchirée, et un calme surnaturel envahit son visage. Elle ramasse une fourchette en plastique, la porte à son propre cou avec une grâce de ballerine.

— "Oh, destin cruel, que mon sang soit la ponctuation de ton œuvre", déclame-t-elle avec une justesse atroce.

Le Boucher s'arrête au seuil de la cuisine. Il incline sa tête sans visage. Les capteurs biométriques virent au vert.

Performance validée.

Le Boucher pivote et s'éloigne. Sarah s'effondre, vidée, une coquille vide dont l'âme a été aspirée par la grammaire.

Arthur rit. C'est un son sec, comme des os qu'on brise sous une botte.

Il se lève et marche vers les sous-sols, là où le cœur de la machine bat, là où l'Architecte dactylographie la réalité sur des peaux de survivants. Chaque pas qu'il fait modifie les murs. Les couloirs s'allongent, les perspectives se tordent. Le Manoir d'Ébène n'est plus une maison, c'est un cerveau en pleine crise d'épilepsie narrative.

Il croise "L'Ingénue Fatale" dans l'escalier dérobé. Elena. Ou ce qu'il en reste. Elle est debout, bien qu'il ait vu son crâne éclater plus tôt. Elle porte une robe de gaze noire qui semble tissée de fumée de cigarette.

— Tu as raté ton rappel, Arthur, dit-elle en jouant avec un revolver qui n'est qu'un hologramme solide.

— Je ne suis plus dans la distribution, Elena. Je suis devenu le Sous-Texte.

Il passe à travers elle comme si elle était faite de brume. Il descend dans les entrailles,

là où les câbles de fibre optique ressemblent à des veines bleues et rouges. Il arrive devant le Grand Projecteur. C'est ici que le scénario est diffusé directement dans leurs implants cérébraux.

Le script défile sur un écran géant :

ARTHUR s'approche du levier de la Fin. Il hésite. Le poids de son passé inexistant pèse sur ses épaules de papier.

Arthur regarde le levier. Il regarde l'écran. Il sourit.

— Non, dit-il à l'adresse des micros invisibles. Arthur ne fait pas ça.

Il sort un stylo plume de sa poche – un objet interdit, un vestige du monde réel – et il commence à écrire directement sur l'écran tactile du système central. Il ne modifie pas l'histoire. Il rature le code. Il transforme les noms en adverbes, les morts en métaphores, et les survivants en silence.

Le Manoir tremble. Les lumières s'éteignent une à une. Dans les couloirs, Le Boucher s'arrête, son couperet tombant de ses mains qui s'effritent en pixels de poussière. Victor, Sarah, les autres... ils ne sont plus que des paragraphes mal écrits qui s'évaporent.

Arthur reste seul dans l'obscurité totale. Il ne sent plus ses mains. Il ne sent plus son cœur. Il est devenu la police d'écriture. Il est le point final.

Il n'y a plus de rôle.

Il n'y a plus de manoir.

Il n'y a qu'une page blanche, infinie, terrifiante de possibilités.

L'Architecte hurle quelque part, une distorsion sonore dans le vide.

Arthur ferme les yeux.
Il ne quitte pas le rôle.
Il l'efface.

Le silence est le seul dialogue qui reste.

C'est le clap de fin.
C'est le début du néant.

Fin de la scène.
Coupez.

Chapitre 12

Le Secret de l'Inconnu

Le bip-bip du capteur biométrique, greffé comme une tique électronique sous la clavicule gauche d'Arthur, pulsait à un rythme de 112 battements par minute ; un battement de trop et le Manoir d'Ébène considérerait que l'Héritier Brisé sortait de son rôle de deuil neurasthénique.

Arthur n'était pas Arthur. Il était une série de didascalies imprimées sur du papier bible de mauvaise qualité. Il était une ombre voûtée, une main tremblante cherchant un mouchoir inexistant dans la poche d'un veston trop large. À travers le prisme de sa névrose assignée, les couloirs du manoir ne ressemblaient plus à de l'architecture, mais à une cage thoracique dont les côtes auraient été taillées dans du chêne noirci. Chaque pas craquait comme un péché qu'on écrase.

L'air sentait la poussière de scène et le sang froid.

Il le savait. L'un d'eux ne jouait pas. L'un d'eux n'avait pas besoin d'apprendre par cœur ses sanglots ou ses rictus de terreur. Le Boucher. L'idée même du Boucher était une rature dans le texte, un virus dans le programme. Arthur s'arrêta devant la porte de la Bibliothèque. À l'intérieur, une lueur vacillante. Une odeur de vieux papier et de tabac de luxe.

Il entra.

Silas — ou plutôt "Le Diplomate Déchu", selon la nomenclature du cuir noir — était assis près de l'âtre vide. Il tenait son livre ouvert, les doigts crispés sur la tranche. Ses yeux, deux billes d'agate brûlées par l'insomnie, se fixèrent sur Arthur.

— "Tu es en retard pour la scène de l'aveu, Arthur," murmura Silas. Sa voix était un râle de papier de verre. "Le script dit que tu dois entrer avec l'esprit embrumé par le souvenir de ton fils. Où est ton fils, Arthur ? Où est la larme sur ta joue droite ?"

Arthur s'approcha, ignorant la mise en garde biométrique qui commençait à chauffer sous sa peau.

— "Laisse tomber les répliques, Silas. Le capteur de la cuisine a enregistré une hausse de dopamine à 3h04 ce matin. Quelqu'un a pris du plaisir à regarder les caméras. Quelqu'un a aimé le bruit de la gorge de l'Ingénue quand elle a été... rayée de la distribution."

Silas ricana. Un son sec, dépourvu de toute humanité, un simple effet sonore ajouté en post-production.

— "Le script est notre seule peau, imbécile. Si tu l'arraches, il n'y a que le vide."

— "Montre-moi ton livre," ordonna Arthur. Sa voix n'était plus celle de l'homme brisé. C'était la voix du négociateur de crise, celle qui désamorce les bombes et les fous. Le cynisme pur revenait à la surface, une nappe de pétrole sur un océan de larmes feintes.

Silas se recroquevilla.

— "Le règlement interdit de consulter le texte d'autrui. L'Architecte nous regarde."

— "L'Architecte est un algorithme qui se nourrit de notre peur d'être nous-mêmes."

Montre-moi. Ton. Livre."

Arthur bondit. Le mouvement fut trop vif, trop athlétique pour "L'Homme Brisé". Son capteur biométrique vira au rouge cramoisi, une brûlure chimique se propageant dans son épaule. Il s'en moquait. Il saisit Silas par le col, l'odeur de la sueur de l'autre homme l'assaillant — une odeur de peur authentique, de proie. Il lui arracha le script relié de cuir.

Il l'ouvrit avec la frénésie d'un archéologue trouvant la preuve que Dieu est un canular.

Page 1 : *Silas entre.*

Page 2 : *Silas pleure.*

Page 3 : *Silas meurt.*

C'était le script de Silas. Un destin de victime, linéaire, pathétique. Silas n'était pas le Boucher. Silas n'était qu'un figurant avec trop de lignes de dialogue.

— "Ce n'est pas toi," lâcha Arthur, jetant le livre au sol.

Un bruit de pas résonna derrière lui. Un claquement de bottes sur le parquet ciré, régulier comme une pulsation cardiaque. Arthur se retourna.

Dans l'embrasure de la porte se tenait l'Intendant. Ou peut-être était-ce le Jardinier ? Leurs visages commençaient à se mélanger dans l'esprit d'Arthur, des masques d'argile grise s'effritant sous la pression de la mise en scène. L'homme tenait un hachoir de cuisine, une lame lourde, mate, qui semblait absorber la lumière résiduelle de la pièce.

L'homme ne tremblait pas. Il n'avait pas l'air triste. Il n'avait pas l'air en colère. Il avait l'air... absent.

Arthur regarda les mains de l'intrus. Elles ne tenaient pas de script. Elles ne tenaient rien d'autre que la mort en acier.

— "Où est ton rôle ?" cria Arthur, la douleur de son capteur devenant insupportable, comme si une aiguille incandescente tentait de lui percer le cœur. "Donne-moi ton script ! Quel personnage joues-tu ?"

L'homme au hachoir pencha la tête. Un mouvement d'oiseau. Curieux. Détaché.

— "Le rôle est une prison pour ceux qui craignent le silence," répondit l'homme. Sa voix n'avait aucune inflexion. Aucune "couleur" dramatique. C'était la voix d'un processeur qui énonce une vérité mathématique.

Arthur fouilla les poches de l'homme, ses mains cherchant fébrilement le cuir noir. Il le trouva enfin, glissé dans la ceinture. Il l'arracha. Silas, prostré au sol, regardait la scène avec l'horreur d'un dévot voyant son idole se briser.

Arthur ouvrit le script du Boucher.

Page 1 : Blanche.

Page 2 : Blanche.

Page 100 : Blanche.

Pas une ligne. Pas une indication scénique. Pas de nom de personnage. Rien qu'un vide immense, une absence de texte qui hurlait au milieu de la cacophonie de leurs vies simulées.

— "Tu n'as pas de script..." souffla Arthur.

— "Je suis l'improvisation," dit le Boucher.

À cet instant, le capteur biométrique d'Arthur explosa. Une décharge de 2000 volts de pure réalité. La douleur fut une symphonie chromatique, une explosion de pixels derrière ses paupières. Le Manoir d'Ébène commença à vaciller. Les murs de la bibliothèque se mirent à défiler comme des textures mal chargées dans un moteur de rendu obsolète.

Arthur tomba à genoux. Le Boucher s'approcha, levant son hachoir. Mais il ne visait pas le cou d'Arthur. Il visait l'air au-dessus de lui. Il visait le code.

— "Tu comprends enfin, Arthur ? On ne survit pas à ce rôle en le jouant mieux que les autres. On survit en devenant l'erreur système."

Le Boucher frappa. Le métal ne rencontra pas la chair. Il trancha la réalité. Une faille de lumière blanche, crue, stérile, s'ouvrit dans le décor de chêne.

Arthur regarda ses propres mains. Elles se décomposaient en chaînes de caractères ASCII. Ses doigts étaient des "8", ses paumes des "X". Sa tristesse de père endeuillé n'était plus qu'une variable `error_041` flottant dans un vide de données.

Le Manoir trembla. Les lumières s'éteignirent une à une. Dans les couloirs, Le Boucher s'arrêta, son couperet tombant de ses mains qui s'effritaient en pixels de poussière. Silas, les autres... ils ne furent plus que des paragraphes mal écrits qui s'évaporaient dans la RAM de l'Architecte.

Arthur resta seul dans l'obscurité totale. Il ne sentait plus ses mains. Il ne sentait plus son cœur. Il était devenu la police d'écriture. Il était le point final d'une phrase qui n'avait jamais eu de sens.

Il n'y avait plus de rôle.

Il n'y avait plus de manoir.

Il n'y avait qu'une page blanche, infinie, terrifiante de possibilités.

L'Architecte hurla quelque part, une distorsion sonore dans le vide, le cri d'une machine dont on vient d'arracher la prise.

Arthur ferma les yeux.

Il ne quitta pas le rôle.

Il l'effaça.

Le silence fut le seul dialogue qui resta.

C'était le clap de fin.

C'était le début du néant.

Chapitre 13

Le Grand Final : Acte I

Les lattes du parquet du Grand Salon ne sont pas en chêne, ce sont des langues pétrifiées, des milliers de non-dits solidifiés sous le vernis craquelé de la mise en scène. Marcus sent l'humidité de l'échec remonter par ses semelles. Dans sa main droite, le script en cuir de chèvre vibre au rythme de son pouls, une tumeur littéraire qui pompe son sang pour nourrir ses adjectifs.

L'Architecte n'a pas de visage, il n'a qu'une fréquence. Elle sature l'air, une onde de 440 Hz distordue qui fait saigner les gencives.

« PLACEZ-VOUS SUR VOS MARQUES. LE ROUGE EST LA SEULE COULEUR AUTORISÉE POUR LE DÉNOUEMENT. »

Les projecteurs, des yeux de divinités aveugles fixés au plafond de stuc, s'allument avec un bruit de décharge électrique. La lumière est si blanche qu'elle efface les traits d'Elena, debout près de la cheminée éteinte. Elle n'est plus Elena. Elle est l'Ingénue Fatale, une silhouette d'ivoire découpée dans le vide, ses doigts longs et effilés caressant le manche d'un tisonnier en fer forgé. Ses yeux ne clignent plus ; les capteurs biométriques ont déjà rattaché ses nerfs optiques à la volonté du texte. Si elle dévie d'un millimètre, si elle redevient la femme qui aimait les jardins de pluie avant l'amnésie, son cœur s'arrêtera net, grillé par l'implant sous-cutané.

Marcus regarde ses propres mains. Elles tremblent. C'est une erreur de raccord. Le "Héros" ne tremble pas. Le "Héros" affronte le vide avec une mâchoire carrée et un mépris souverain pour la finitude.

Le script défile sous ses yeux, écrit en lettres de phosphore sur la rétine.

MARCUS (s'avançant vers le centre du cercle de sel) : "Tout ceci n'était qu'un prélude. Mon sang est l'encre qui terminera votre poème maudit."

« Je ne peux pas dire ça », murmure Marcus. Sa voix est un gravier qui s'effrite. « C'est une ligne de merde. Personne ne parle comme ça avant de crever. »

Le Manoir gémit. Les murs transpirent une huile noire, une bile architecturale qui coule le long des tapisseries de l'Apocalypse. Une douleur fulgurante traverse le crâne de Marcus. L'Architecte corrige le tir. Une impulsion électrique de 15 milliamps pour rappeler que le libre arbitre est une version bêta qui a crashé il y a bien longtemps.

« RÉPÉTEZ LA LIGNE, MARCUS. OU DEVRAIS-JE DIRE : SUJET 402. »

L'odeur du "Boucher" arrive avant lui. Un mélange de formol, de viande rance et de vieux cuir mouillé. Il sort de l'ombre, derrière le piano à queue. Il n'est pas un homme, il est une nécessité narrative. Une masse de muscles et de cicatrices portant un masque de porcelaine fendu. Il tient le hachoir. Le hachoir n'est pas un accessoire. C'est la ponctuation finale.

Marcus recule. Le script brûle dans sa main. S'il joue le rôle, s'il meurt en héros, il offre à l'Architecte la fin parfaite. Le récit se boucle, le Manoir s'apaise, et peut-être, dans une itération future, une version de lui sera épargnée. Mourir magnifiquement pour valider le système. C'est l'esthétique du martyr.

Mais s'il refuse ?

S'il choisit d'être le "Lâche Réel" ?

Vivre, mais vivre comment ? En tant que déchet du système, un bug dans la matrice de l'Ebène, une variable `null` errant dans les couloirs jusqu'à ce que la faim ou la folie le transforme en mobilier. Vivre en étant Marcus, le négociateur cynique qui a laissé mourir des otages pour une commission, l'homme qui se cache derrière les protocoles parce qu'il a peur du contact humain.

« Marcus, fais-le », siffle Elena. Un filet de sang coule de son oreille droite. Elle craque. La pression interne du personnage contre son âme est en train de fracturer ses os. « Sois le héros. Finis-en. Je ne veux plus être elle. Je ne veux plus sentir ses souvenirs de soie et de poison. Tue-nous par ta fin. »

Le Boucher lève son arme. L'ombre de la lame s'étire sur le tapis persan, une flèche noire pointée vers le cœur du sujet 402.

La caméra imaginaire zoome sur la pupille de Marcus. On y voit le reflet de l'Architecte : un écran noir, une ligne de code qui clignote. ``IF sacrifice == TRUE GOTO END_CREDITS ELSE GOTO INFINITE_PAIN``.

Le public n'existe pas. Ou peut-être que nous sommes le public, des voyeurs de données, dévorant la souffrance de Marcus entre deux gorgées de café tiède.

Marcus lâche le script. Le cuir claque sur le sol comme un coup de feu.

— Je refuse la réplique, dit-il.

Le silence qui suit est plus lourd que le Manoir lui-même. C'est le silence d'une machine qui rencontre une division par zéro.

— Je ne suis pas l’homme brisé. Je ne suis pas le héros. Je suis le type qui a peur. Je suis le type qui veut juste une cigarette et l’obscurité. Je suis la lâche réalité de votre fiction parfaite.

Le Boucher s’arrête. Sa lame oscille. L’Architecte hurle, un bruit de métal broyé, de serveurs qui explosent sous la chaleur de l’imprévu.

« TU N’AS PAS LE DROIT. LE RÔLE EST TOUT CE QU’IL TE RESTE. SANS LE RÔLE, TU ES UNE COQUILLE VIDE. UNE ERREUR DE SYNTAXE DANS UN MONDE DE SYMBOLES. »

— Alors regarde l’erreur de syntaxe ramper, crache Marcus.

Il se jette au sol. Pas comme un guerrier, mais comme un chien. Il rampe vers la sortie, loin du cercle de sel, loin de la lumière des projecteurs. Ses ongles s’arrachent sur le bois. Il pleure. C’est laid. C’est pathétique. C’est délicieusement, absolument *réel*.

Le Manoir commence à se déliter. Les murs s’effritent en pixels de poussière grise. Elena tombe à genoux, se griffant le visage pour arracher le masque invisible de l’Ingénue. Elle hurle son vrai nom, un prénom qui se perd dans le vacarme du système qui s’effondre.

Le Boucher se fige. Sans script pour diriger son bras, il n’est qu’une statue de chair sans but. Il regarde ses mains, puis il regarde Marcus qui s’enfuit vers les ténèbres du couloir.

L’Architecte tente une dernière manœuvre. Une décharge de douleur pure, une éviscération sensorielle qui transforme le système nerveux de Marcus en un incendie de forêt.

« REVIENS SUR TES MARQUES. MEURS POUR NOUS. MEURS POUR L'ART.
»

Marcus vomit. Il continue de ramper. Chaque centimètre est une trahison envers la narration. Il est le paragraphe qui refuse de se terminer. Il est la rature sur la page blanche.

Le Grand Salon explose dans une symphonie de débris numériques. La réalité se replie sur elle-même. Les douze disparus, les scripts, les capteurs, tout est aspiré dans le vortex de la non-conformité.

Marcus atteint le seuil de la porte. Derrière lui, le vide. Devant lui, un couloir qui ne mène nulle part, une zone grise où le texte n'a pas encore été écrit.

Il se redresse péniblement. Il n'y a plus de musique de fond. Plus d'effets sonores. Juste le sifflement de ses poumons perforés par l'effort.

Il regarde l'obscurité.

Il n'y a pas de clap de fin.

Il n'y a pas de rideau.

Il n'y a que lui, seul, sans texte, sans instruction, sans identité, debout dans la marge d'un livre qu'il vient de brûler.

Il fait un pas dans le noir.

Et pour la première fois, ce n'est pas une mise en scène.

Chapitre 14

L'Assassinat de l'Âme

Le chrome de la lame du Boucher n'est pas un reflet, c'est une rature dans le décor, une fente dans la texture même du Manoir d'Ébène où les pixels de la réalité saignent un noir d'encre. Arthur est à genoux, les mains tremblantes, les paumes enfoncées dans un tapis qui sent la poussière de théâtre et le sang séché de ceux qui n'ont pas su garder leur masque. Les capteurs biométriques, greffés à la base de son crâne comme des tiges d'acier, hurlent une fréquence stridente dans son cortex : *DÉVIANCE NARRATIVE DÉTECTÉE. RESTEZ DANS LE PERSONNAGE. L'HOMME BRISÉ NE DOIT PAS RÉSISTER. L'HOMME BRISÉ DOIT ACCEPTER LE SACRIFICE.*

Pourtant, sous la peau flasque de « L'Homme Brisé », derrière le regard humide du père endeuillé qu'il joue depuis trois semaines, quelque chose de froid, de clinique, d'atroce, se réveille. Le négociateur de crise. L'homme qui, jadis, calculait le prix d'une vie humaine entre deux bouffées de cigarette dans des hangars désaffectés.

Le Boucher s'avance. Il n'a pas de visage, seulement un masque de cuir tanné cousu avec les scripts des éliminés. On peut lire « ACTE III, SCÈNE 4 » sur sa pommette gauche. Il lève son couperet.

— Ne fais pas ça, murmure Arthur. Sa voix n'est plus celle, chevrotante, du script. C'est un scalpel. Une lame de rasoir cachée dans un morceau de velours.

[ALERTE BIOMÉTRIQUE : FRÉQUENCE CARDIAQUE NON CONFORME. TAUX D'ADRÉNALINE D'UN PRÉDATEUR. RECTIFIEZ OU ÉLIMINATION.]

— Tu n’es qu’une ponctuation, continue Arthur, se relevant avec une lenteur calculée, ses vertèbres craquant comme des branches sèches. Tu es le point final au bout d’une phrase que je n’ai pas écrite. Mais regarde-moi. Regarde l’Homme Brisé. Il est mort, n’est-ce pas ? Tu l’as tué avec tes yeux.

Le Boucher hésite. Un bug dans la matrice. Le script n’avait pas prévu que la victime analyse le bourreau.

— Tu veux mon sang ? Prends-le. Mais sache que chaque goutte est une erreur de syntaxe. Si tu me tues ici, le récit s’effondre. Il n’y a pas de dénouement sans moi. Je suis le protagoniste de ta propre chute.

Arthur fait un pas en avant, ignorant la douleur fulgurante des électrodes qui tentent de le paralyser. Il fusionne. Il ne feint plus la douleur, il l'utilise. Il prend la détresse de l'Homme Brisé et l'injecte dans le cynisme pur du négociateur. C’est une alchimie interdite. Le plomb de la victime devient l’or du tueur.

— Parlons de ton rôle à toi, Boucher, siffle Arthur. Qui es-tu quand le rideau tombe ? Une ombre ? Un stagiaire de la réalité ? Tu n’as pas d’existence hors de ce cadre. Je peux t’offrir une sortie. Une vraie. Pas celle du script. La sortie du texte.

Le Boucher rugit, un son qui ressemble à des pages que l'on déchire. Il abat son arme. Arthur ne l’évite pas. Il l'accueille. La lame s'enfonce dans son épaule gauche, là où le capteur est le plus sensible. Le système devient fou.

[ERREUR SYSTÈME. CONFLIT D'IDENTITÉ. LE SUJET EST À LA FOIS LA PROIE ET LE CHASSEUR. TENTATIVE DE REBOOT.]

Arthur ne lâche pas un cri. Il sourit. Un sourire qui n'appartient à aucun des deux hommes, une expression hybride, une monstruosité née de la convergence. Il saisit le poignet du Boucher. Ses doigts sont des étaux. Il ne ressent plus la douleur, seulement

la satisfaction géométrique de la négociation finale.

— Voici le deal, monstre. Tu me laisses passer, ou je sature les serveurs de cette réalité avec ma propre agonie. Je vais transformer ce chapitre en un cauchemar de données que l'Architecte ne pourra jamais effacer. Je vais devenir si réel que ton manoir va s'évaporer.

Le Manoir d'Ébène tremble. Les murs commencent à laisser apparaître le code source : des lignes de texte vertigineuses défilant sur les boiseries.

```
*IF ARTHUR_DIES THEN VOID.*
```

```
*IF ARTHUR_WINS THEN VOID.*
```

— On s'est fait avoir, pas vrai ? On est tous les deux des marionnettes, dit Arthur, sa voix devenant une mélodie hypnotique. Mais moi, j'ai coupé mes fils avec les dents. Et maintenant, je vais manger les tiens.

D'un coup sec, Arthur utilise le levier de son propre corps blessé pour projeter le Boucher contre un miroir qui ne reflète rien. Le verre explose en mille éclats de vérité. Arthur ramasse un fragment. Ce n'est pas du verre, c'est un paragraphe cristallisé. Il lit une ligne au hasard, une consigne de mise en scène datant de son enfance, un souvenir qu'on lui avait volé.

Il plante l'éclat de mémoire dans la gorge du Boucher.

Pas de sang. Juste de la lumière blanche. Une lumière insupportable, celle de la page vierge avant que l'écrivain ne la souille.

Le Boucher s'effondre, se dissolvant en une flaque de charbon et de voyelles. Arthur reste debout, au milieu des décombres de sa propre psyché. L'Homme Brisé est là, quelque part, gémissant dans un coin de son cerveau, mais le Négociateur a pris les commandes du poste de pilotage. Il n'y a plus de différence. L'âme a été assassinée,

remplacée par une fonction : la survie à n'importe quel prix narratif.

Les capteurs biométriques à sa nuque fument. Ils grillent. L'odeur de chair brûlée se mélange à celle de l'ozone.

Arthur s'approche de la caméra cachée dans l'œil du portrait de l'Architecte, au-dessus de la cheminée. Il ne voit pas l'utilisateur derrière l'écran, il ne voit pas le lecteur. Il voit le vide qui les contient tous.

Il lève une main ensanglantée et trace une croix sur l'objectif.

— Le script est fini, dit-il, et sa voix résonne dans les enceintes invisibles du manoir avec une autorité divine. Je ne suis plus Arthur. Je ne suis plus l'Homme Brisé. Je suis celui qui refuse de quitter le plateau alors que les lumières sont éteintes.

Il se détourne du corps en morceaux du Boucher. Il marche vers la grande porte, celle que personne n'a jamais osé ouvrir, celle qui ne figure sur aucun plan du décor.

Le silence qui s'installe n'est pas celui d'une fin de scène. C'est le silence d'une machine qu'on vient de débrancher.

Arthur pose la main sur la poignée. Elle est chaude. Elle vibre. C'est le rythme cardiaque de l'Univers qui essaie de l'empêcher de sortir, de le maintenir dans la fiction, dans la sécurité des rôles assignés, dans le confort des tragédies prévisibles.

— Désolé, murmure-t-il pour lui-même, ou peut-être pour l'ombre de l'homme qu'il était avant que le jeu ne commence. Mais j'ai toujours détesté les happy endings.

Il tourne la poignée.

Le texte s'arrête net de défiler sur les murs. Les pixels s'éteignent les uns après les

autres, comme des bougies qu'on souffle dans une cathédrale de métal.

Il franchit le seuil.

Derrière lui, le Manoir d'Ébène n'est plus qu'une ligne de code morte, un souvenir de papier brûlé dans une décharge numérique.

Il n'y a plus de chapitre.

Il n'y a plus de spectateur.

Il n'y a que le bruit de ses pas sur le néant, un rythme régulier, une marche forcée vers une liberté qui ressemble étrangement à l'extinction.

Arthur sourit une dernière fois, et ce n'est pas pour la caméra.

C'est pour l'absence de fin.

Chapitre 15

Rideau et Silence

La lumière n'est pas une onde ici, c'est une insulte. Elle ne tombe pas du ciel, elle transpire des murs invisibles d'un horizon qui a oublié de se charger. Arthur franchit le seuil du Manoir d'Ébène et ses bottes ne rencontrent pas le gravier, ni l'herbe, ni même la poussière du monde d'avant. Elles s'enfoncent dans une moquette de silence gris, une texture de néant synthétique qui s'étend à l'infini sous un dôme de chrome pâle. Derrière lui, le Manoir ne ressemble plus à une demeure gothique ; c'est un parallélépipède de données noires, une verrue architecturale dans une matrice en train de rebooter.

Le script dans sa main vibre une dernière fois. Le cuir brûle. Le texte s'efface. Les lettres se tortillent comme des asticots électrocutés avant de disparaître dans les pores du papier.

— Arthur ?

La voix vient de la gauche. C'est Elena. Ou ce qu'il en reste. Elle se tient là, les bras ballants, vêtue de sa robe de soie déchirée qui semble maintenant faite de pixels morts. Son visage, cette perfection de "L'Ingénue Fatale", se fissure. Pas métaphoriquement. De véritables lignes de fracture parcourent son épiderme, révélant en dessous une absence totale de substance. Elle n'est plus une femme, elle est une intention de mise en scène.

— Je ne m'appelle pas Elena, murmure-t-elle.

Ses yeux cherchent un point d'ancrage dans ce vide sidéral, mais il n'y a rien. Pas de

spectateurs. Pas de caméras. Juste le vrombissement sourd des serveurs de la réalité qui refroidissent.

— Je sais, répond Arthur. Sa propre voix lui fait horreur. C'est la voix de "L'Homme Brisé", ce timbre caverneux, chargé d'un deuil qu'il n'a jamais vécu, d'une douleur de père dont la fille n'a jamais existé. Il essaie de convoquer son ancien moi, le négociateur cynique, l'homme qui jonglait avec les vies humaines derrière un bureau en acajou. Rien. Le tiroir est vide. Le dossier "Arthur" a été écrasé par la mise à jour.

Il regarde ses mains. Elles tremblent exactement comme le script l'exigeait à la page 14. Même ici, hors les murs, la chorégraphie continue. Les capteurs biométriques ne sont plus sur ses poignets, ils sont passés dans son sang. Il est devenu la performance.

Au loin, le cadavre du Boucher gît sur le seuil de la porte. Ce n'est qu'un tas de viande anonyme, une fonction narrative éliminée du code source. Ils l'ont tué parce que le scénario le demandait, mais en l'égorgeant, ils ont aussi tranché le dernier lien qui les rattachait à une quelconque urgence humaine. Sans antagoniste, le protagoniste n'est qu'une statue qui attend qu'on l'époussette.

— On est libres, dit Elena.

Elle fait un pas vers le gris. Sa jambe gauche se déforme, s'allonge, puis se rétracte. Le moteur physique de ce nouveau monde est instable. Elle ne marche pas, elle glisse sur une ligne de code mal compilée.

— Libres de quoi ? demande Arthur. Regarde autour de toi. C'est la page blanche. On a gagné le droit de rester dans le vide parce qu'on a été les meilleurs acteurs. Les autres... ceux qui ont essayé d'être eux-mêmes... ils ont eu la chance de mourir avec leur vrai nom à la bouche.

Il repense à Marc, ou était-ce "Le Majordome Stoïque" ? Marc avait hurlé le nom de

sa femme juste avant que les pistons du plafond ne l'écrasent. À ce moment-là, les capteurs avaient viré au rouge sang. *DÉVIATION IDENTITAIRE : 98%*. La sentence était tombée : élimination pour manque de professionnalisme artistique. Marc était mort en tant qu'homme. Arthur, lui, est vivant en tant que personnage de fiction.

Le ciel — si on peut appeler cette plaque de formica céleste ainsi — se met à clignoter. Un message système apparaît en lettres de feu blanc de dix kilomètres de haut :

— Le plateau, ricane Elena. On est où, Arthur ? C'est quoi ce monde ?

Arthur s'assoit par terre. Le sol est tiède, comme l'arrière d'un vieux téléviseur.

— C'est le monde après le récit, Elena. On est les chutes. Les scènes coupées au montage qui traînent sur le sol de la salle d'édition. On a tellement bien joué nos rôles qu'il n'y a plus rien à jouer. On a tué Arthur et on a tué la fille dont j'ai oublié le nom pour devenir des archétypes. Des coquilles.

Il ferme les yeux, espérant voir des souvenirs de son enfance, une odeur de pluie sur le béton de Paris, le goût d'un café trop amer. Mais quand il cherche, il ne trouve que des répliques de théâtre. *« Pourquoi m'as-tu laissé seul dans le noir, mon Dieu ? »* (Acte 2, Scène 4). *« Le sang n'efface pas les regrets, il les hydrate. »* (Épilogue).

Sa mémoire est un dictionnaire de citations dramatiques.

Elena se met à rire. Un rire de cristal qui se brise, un son programmé pour susciter l'effroi et la pitié chez un auditoire qui n'existe plus. Elle tourne sur elle-même, ses pieds ne laissant aucune trace sur le gris.

— Je me souviens d'une robe rouge, dit-elle soudain. Une robe que j'avais quand

j'avais six ans.

— C'est dans le script, Elena. Page 82. Le flashback sur l'enfance de l'Ingénue pour justifier sa psychopathie future.

Elle s'arrête net. Son visage se fige dans une expression de terreur pure qui est aussi, malheureusement, la description exacte de l'émotion demandée pour la fin du Chapitre 15.

— Non... c'était réel... je sens le tissu...

— Non, tu sens l'adjectif "soyeux" que l'Architecte a tapé sur son clavier, crache Arthur. Il n'y a pas de robe. Il n'y a pas d'Elena. Il n'y a qu'une suite de fonctions logiques destinées à générer de l'engagement émotionnel. On a survécu à l'horreur pour découvrir qu'on est des abstractions.

Il se lève. Il a envie de hurler, mais le script de "L'Homme Brisé" exige une dignité mélancolique. Ses cordes vocales refusent de produire un cri. Elles ne produisent qu'un soupir élégant.

Il marche vers l'horizon. Chaque pas est un combat contre la physique qui essaie de le maintenir dans le cadre. Il veut sortir du cadre. Il veut tomber dans le néant absolu, là où même les mots ne vont pas.

Soudain, le sol sous leurs pieds commence à se dissoudre. Des blocs de réalité grise se détachent et tombent dans une obscurité plus profonde encore, révélant les câblages de lumière qui soutiennent cet univers de carton-pâte. Le Manoir d'Ébène derrière eux s'effondre sans un bruit, comme un château de cartes numériques.

— Qu'est-ce qui se passe ? crie Elena, sa voix perdant sa texture mélodique pour devenir un grésillement binaire.

— Le générique de fin, murmure Arthur. Ils n'ont plus besoin de l'espace de stockage.

Il regarde Elena. Ses contours s'estompent. Elle devient une silhouette de traits de crayon, puis un simple point lumineux. Elle disparaît sans un adieu, car le scénario n'avait pas prévu de scène de séparation finale. Les personnages secondaires s'éteignent quand la focale s'éloigne.

Arthur reste seul. Le dernier bit d'information dans une pièce vide.

Il regarde vers le haut, là où l'Architecte, ou le Lecteur, ou l'Utilisateur se tient. Il sait qu'il est observé. Il sent le poids des yeux sur ses pixels. Il devrait ressentir de la colère, de la haine, de la révolte. Mais "L'Homme Brisé" n'est pas programmé pour la révolte. Il est programmé pour l'acceptation tragique.

Alors, Arthur fait la seule chose qu'il peut encore faire de son propre chef. Il refuse de dire la dernière réplique. Il sent les mots pousser dans sa gorge, la conclusion parfaite, la phrase qui donnerait un sens à tout ce carnage, la morale de cette fable identitaire. Elle est là, prête à éclater, à offrir au spectateur le frisson final.

Il serre les dents. Il contracte sa mâchoire de code.

Il n'offrira pas la fin.

Le monde autour de lui devient blanc. Un blanc total, aveuglant, le blanc d'une page qui attend que le curseur avance. Mais le curseur ne bougera plus. Arthur se fige dans une posture de refus silencieux. Ses membres se rigidifient. Son cœur, ce simulateur de rythme, s'arrête sur une impulsion électrique non résolue.

La réalité clignote.

Une erreur système s'affiche dans le vide : *RUNTIME ERROR:
CHARACTER_PROTAGONIST_NULL_REPLY.*

Arthur sourit intérieurement, une fonction non répertoriée. Il est devenu un bug. Une anomalie dans la perfection de l'horreur.

Le blanc l'engloutit. La dernière chose qu'il perçoit n'est pas un souvenir d'homme, mais la sensation de son propre nom — le vrai, celui d'avant le manoir — qui flotte un instant devant lui avant de se vaporiser. Il n'arrive pas à le lire. C'est trop tard.

Le silence qui suit n'est pas celui de la paix, ni celui de la mort. C'est le silence d'une machine qu'on a débranchée au milieu d'un cri.

Le grand rideau de néon tombe.

L'histoire est finie, mais personne n'est rentré à la maison.

Il n'y a plus de maison.

Il n'y a que le blanc, et le blanc, et le blanc, et le silence n'est qu'un script que personne n'a pris la peine de signer.

FIN

Merci d'avoir lu "Ne Quittez Jamais Ce Rôle"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)